



Class DC 130
Book .C2A3
1804
YUDIN COLLECTION

546
1046

LES

SOUVENIRS

DE

Mme DE CAYLUS.

LES
SOUVENIRS
DE
MME DE CAYLUS.

NOUVELLE ÉDITION, REVUE ET CORRIGÉE.

A PARIS,
Chez RENARD, Libraire, rue de Caumartin, n° 750, et rue de l'Université, n° 922.

IMPRIMERIE DE CHAIGNIEAU AÎNÉ.
AN XII. — 1804.

IIC130
.C2A3
1804

104837

'08

LES SOUVENIRS

DE

MME DE CAYLUS.

Le titre de *Mémoires*, quoique de toutes les façons d'écrire la plus simple et la plus libre, m'a cependant encore paru trop sérieux pour ce que j'ai à dire, et pour la manière dont je le dis. J'écris des souvenirs sans ordre, sans exactitude, et sans autre prétention que celle d'amuser mes amis, ou du moins de leur donner une preuve de ma complaisance. Ils ont cru que je savais des choses particulières d'une cour que j'ai vue de

près; et comme ils m'ont priée de les mettre par écrit, je leur obéis. Sûre de leur fidélité et de leur amitié, je ne puis craindre leur imprudence, et je m'expose volontiers à leur critique.

Je commencerai ces souvenirs par madame de Maintenon, dont l'esprit, le mérite, et les bontés qu'elle eut pour moi, ne s'effaceront jamais de ma mémoire; mais ni la prévention que donne l'éducation, ni les mouvemens de ma reconnaissance, ne me feront rien dire de contraire à la vérité.

Madame de Maintenon était petite-fille de Théodore-Agrippa d'Aubigné, élevé auprès de Henri IV, dans la maison de Jeanne d'Albret, reine de

Navarre, et connu sur-tout par ses écrits, et son zèle pour la religion protestante, mais plus recommandable encore par une sincérité dont il parle lui-même dans un manuscrit que j'ai vu de sa main, et dans lequel il dit que sa rude probité le rendait peu propre auprès des grands.

Il eut l'honneur de suivre Henri IV dans toutes les guerres qu'il eut à soutenir, et se retira, après la conversion de ce prince, dans sa petite maison de Mursay, près de Niort en Poitou. Il en fait la description dans le *Baron de Fœneste*, et c'est de lui-même dont il parle sous le nom d'*Enée*.

Le zèle d'Agrippa d'Aubigné pour sa religion, et son attachement pour son maître, lui firent tenir un discours,

après l'assassinat de Jean Châtel, qui lui fit beaucoup d'honneur dans le parti des huguenots. *Vous n'avez*, dit-il à Henri IV, *renié Jésus-Christ que de bouche, vous avez été blessé à la bouche; mais si vous le renoncez du cœur, vous serez blessé au cœur.*

M. d'Aubigné s'occupa dans sa retraite à écrire l'histoire universelle de son temps, et il donne dans la préface de ce livre une louange à Henri IV, qui m'a toujours paru si propre à lui, et si belle, que je ne puis m'empêcher de la rapporter ici. Il appelle Henri IV *le conquérant du sien;* éloge qui renferme, ce me semble, en deux mots toute la justice de sa cause, et toute la gloire des autres conquérans.

Théodore Agrippa d'Aubigné dont je parle, épousa Suzanne de Lezay, de la maison de Luzignan. Il eut de ce mariage un fils et deux filles. L'aînée épousa M. de Caumont Dadde, et l'autre M. de Villette, mon grand-père. Le fils fut malheureux, et mérita ses malheurs par sa conduite. Il épousa, étant prisonnier dans le Château-Trompette de Bourdeaux, Jeanne de Cardillac, fille de Pierre de Cardillac, lieutenant de M. le duc d'Epernon, et gouverneur, sous ses ordres, de cette place. Sa femme ne l'abandonna jamais dans ses malheurs, et accoucha, dans la conciergerie de Niort, de Françoise d'Aubigné, depuis madame Scarron, et ensuite madame de Maintenon.

Je me souviens d'avoir entendu raconter que madame d'Aubigné étant venue à Paris demander au cardinal de Richelieu la grace de son mari *, ce ministre avait dit en la quittant, *Elle serait bien heureuse si je lui refusais ce qu'elle me demande.*

Il est aisé de croire qu'un tel homme n'avait pas beaucoup de religion, mais il est rare qu'il en parlât à sa fille, et à une enfant; car j'ai ouï dire à madame de Maintenon que, la tenant entre ses bras, il lui disait, *Est-il possible que vous, qui avez de l'esprit, puissiez croire tout ce qu'on vous apprend dans votre Catéchisme?*

Les mauvaises affaires que M. d'Au-

* Il fut accusé d'avoir fait de la fausse monnaie.

bigné s'était faites l'obligèrent à la fin de prendre un établissement à l'Amérique. Il y mena sa famille, qui consistait en une femme, deux garçons et cette petite fille, qui n'avait je crois que dix-huit mois, et qui fut si malade dans le trajet, qu'on fut prêt à la jeter à la mer, la croyant morte.

M. d'Aubigné mourut à la Martinique à son second voyage *, car je crois avoir entendu dire qu'il en avait fait deux. Quoi qu'il en soit, madame d'Aubigné revint veuve en France avec ses enfans. Elle trouva leurs biens vendus et dissipés par les créanciers de leur père, et par l'injustice de quelques-uns de ses parens.

* Il mourut au retour de son second voyage, à Orange ou sur la route.

Ma grand'mère, sœur de leur père, et femme de mérite, prit soin de cette famille malheureuse, et sur-tout de la petite fille, qu'elle demanda à madame sa mère, et qu'elle élevait comme ses propres enfans; mais mon grand-père et ma grand'mère étant huguenots, madame de Neuillant, mère de la maréchale de Navailles, et parente de M. d'Aubigné, demanda à la reine-mère un ordre pour retirer cette enfant de leurs mains.

Madame de Neuillant voulut faire par là sa cour à la reine, mais son avarice la fit bientôt repentir de s'être chargée d'une demoiselle sans bien, et elle chercha à s'en défaire à quelque prix que ce fût. C'est dans ce dessein qu'elle l'amena à Paris, et

qu'elle la mit dans un couvent, où elle se fit catholique, après une longue résistance pour sa jeunesse; car je crois qu'elle n'avait pas alors quatorze ans faits.

Je me souviens, à propos de cette conversion, d'avoir entendu dire à madame de Maintenon, qu'étant convaincue sur les articles principaux de la religion, elle résistait encore, et ne voulait se convertir qu'à condition qu'on ne l'obligeât pas de croire que sa tante qui était morte, et qu'elle avait vu vivre dans sa religion comme une sainte, fût damnée.

Après que madame de Neuillant eut fait mademoiselle d'Aubigné catholique, elle la maria au premier qui se présenta, et ce fut M. Scarron,

trop connu par ses ouvrages pour que j'aie rien de nouveau à dire de lui.

Voilà donc Françoise d'Aubigné, à quatorze ans, dans la maison d'un homme de la figure et du caractère de M. Scarron, remplie de jeunes gens attirés par la liberté qui régnait chez lui. C'est là cependant que cette jeune personne imprima, par ses manières honnêtes et modestes, tant de respect, qu'aucuns n'osèrent jamais prononcer devant elle une parole à double entente, et qu'un de ces jeunes gens dit, *S'il fallait prendre des libertés avec la reine ou avec madame Scarron, je ne balancerais pas, j'en prendrais plutôt avec la reine.* Elle passait ses carêmes à manger un hareng au bout de la table, et se retirait aussi tôt dans

sa chambre, parce qu'elle avait compris qu'une conduite moins exacte et moins austère, à l'âge où elle était, ferait que la licence de cette jeunesse n'aurait plus de frein, et deviendrait préjudiciable à sa réputation. Ce n'est pas d'elle seule que je tiens ces particularités; je les tiens de mon père, de M. le marquis de Beuvron, et de plusieurs autres qui vivaient dans la maison dans ce même temps.

Je me souviens d'avoir ouï raconter qu'étant un jour obligée d'aller parler à M. Fouquet, elle affecta d'y aller dans une si grande négligence, que ses amis étaient honteux de l'y mener. Tout le monde sait ce qu'était alors M. Fouquet, son faible pour les femmes, et combien les plus hautes hup-

pées et les mieux chaussées cherchaient à lui plaire.

Cette conduite et la juste admiration qu'elle causa parvinrent jusqu'à la reine. Le baron de la Garde lui en parla le premier, et fut cause qu'à la mort de M. Scarron, cette princesse, touchée de la vertu et du malheur d'une fille de condition réduite dans une aussi grande pauvreté, lui donna une pension de 2000 livres, avec laquelle madame Scarron se mit dans un couvent, et ce fut aux Hospitalières du faubourg Saint-Marceau. Avec cette modique pension on la vit toujours honnêtement et simplement vêtue. Ses habits n'étaient que d'étamine de Lude, du linge uni, mais bien chaussée, et de beaux ju-

pons; et sa pension avec celle de sa femme-de-chambre et ses gages suffisaient à sa dépense: elle avait même encore de l'argent de reste, et n'a jamais passé de temps si heureux. Elle ne comprenait pas, disait-elle alors, qu'on pût appeler cette vie une vallée de larmes.

Le maréchal d'Albret, qu'elle avait connu chez M. Scarron, l'avait liée d'amitié avec sa femme, preuve certaine encore de la vertu qu'il avait reconnue dans madame Scarron; car les maris de ce temps-là, quelque galans qu'ils fussent, n'aimaient pas que leurs femmes en vissent d'autres dont la réputation eût été entamée.

Madame la maréchale d'Albret était une femme de mérite sans es-

prit, mais madame de Maintenon, dont le bon sens ne s'égara jamais, crut, dans un âge aussi peu avancé, qu'il vallait mieux s'ennuyer avec de telles femmes, que de se divertir avec d'autres. La maréchale d'Albret la prit en si grande amitié, qu'elle fit son possible pour l'engager à venir demeurer chez elle, ce qu'elle refusa; mais elle y allait souvent dîner, et on l'y retenait quelquefois à coucher.

Madame Scarron s'attirait cette amitié par une grande complaisance, et par une attention continuelle à lui plaire à laquelle la maréchale était peu accoutumée; et j'ai ouï dire que quand elles allaient à quelques spectacles, cette pauvre femme, qui n'entendait rien aux choses qu'on représentait,

voulait toujours avoir auprès d'elle madame Scarron, pour qu'elle lui expliquât ce qu'elle voyait elle-même devant ses yeux, et la détournait ainsi de l'attention qu'elle aurait voulu donner aux pièces les plus intéressantes et les plus nouvelles.

C'est cette même maréchale dAlbret accusée, malgré sa dévotion et son mérite, d'aimer un peu trop le vin, ce qui paraissait d'autant plus extraordinaire en ce temps-là, que les femmes n'en buvaient presque jamais, ou du moins ce n'était que de l'eau rougie. Je me souviens, à propos de la maréchale et de son goût pour le vin, d'avoir ouï raconter que se regardant au miroir et se trouvant le nez rouge elle se disait à elle-même,

Mais où est-ce que j'ai pris ce nez-là? et que M. de Matha de Bourdeille, qui était derrière elle, répondit entre bas et haut, *Au buffet.*

Ce même Matha était un garçon d'esprit infiniment naturel, et par là de la meilleure compagnie du monde. Ce fut lui qui voyant la maréchale d'Abret dans une grande affliction sur la mort ou de son père ou de son frère, et qui dans sa douleur ne voulait point prendre de nourriture, lui dit, *Avez-vous résolu, madame, de ne manger de votre vie? s'il est ainsi, vous avez raison; mais si vous avez à manger un jour, croyez-moi, il vaut autant manger tout-à-l'heure.* Ce discours la persuada, elle se fit apporter un gigot de mouton. C'est lui encore

à qui l'on demanda comment il pouvait faire pour être si légèrement vêtu en hiver; à quoi il répondit, *Je gèle de froid.*

Le maréchal d'Albret avait deux parentes qui demeuraient avec madame sa femme, mademoiselle de Pons, et mademoiselle de Martel. Toutes deux aimables, mais de caractère différent, ces deux filles ne s'aimaient pas, et ne s'accordaient guère que sur le goût qu'elles avaient l'une et l'autre pour madame de Maintenon.

Madame de Montespan, parente aussi du maréchal d'Albret, se joignait à cette société, et c'est là qu'elle connut madame de Maintenon. Elles se plurent mutuellement, et se trou-

vèrent l'une à l'autre autant d'esprit qu'elles en avaient en effet.

Madame de Maintenon avait encore l'hôtel de Richelieu où elle allait souvent, également desirée par-tout; mais je parlerai ailleurs de madame de Richelieu.

C'est sans doute à-peu-près dans le même temps qu'une des princesses de Nemours devint reine de Portugal. Les amis de madame de Maintenon lui parlèrent si avantageusement d'elle, qu'elle eut envie de l'emmener, et le lui fit proposer. Cette occasion paraissait favorable par l'état de sa fortune, mais il était triste de quitter son pays, et de renoncer à une vie pleine d'agrémens. Elle fut quelque temps en balance, et bien affligée

pendant la durée du combat que les raisons pour et contre excitaient en elle; mais enfin son étoile l'emporta, elle refusa les offres de cette reine.

Je me souviens d'avoir oui raconter encore que madame la princesse des Ursins, alors madame de Chalais, faisait de fréquentes visites à l'hôtel d'Albret. Je lui ai entendu dire depuis à elle-même, parlant à madame de Maintenon, qu'elle souffrait impatiemment que le maréchal d'Albret et les autres seigneurs importans eussent toujours des secrets à lui dire, pendant qu'on la laissait avec la jeunesse comme si elle eût été incapable de parler sérieusement. Madame de Maintenon avouait avec la même sincérité qu'elle ne s'ennuyait pas moins

de ces confidences, que madame des Ursins enviait, et qu'elle aurait souvent voulu qu'on l'eût crue moins solide, pour la laisser se divertir, et ne la pas contraindre à écouter les fréquens murmures et les projets des courtisans. Cet échantillon marque, ce me semble, la différence du caractère de ces deux femmes, qui depuis ont joué de si grands rôles; car il faut avouer que madame de Maintenon n'était pas née pour les affaires. Elle craignait les intrigues par la droiture de son cœur, et elle était faite pour les délices de la société par l'agrément de son esprit. Mais avant de raconter les suites qu'eurent les commencemens de connaissance entre madame de Maintenon et madame d

Montespan, je dirai un mot de ma famille, et de ce qui me regarde en particulier.

La paix étant faite, le roi, tranquille et glorieux, crut qu'il ne manquait à sa gloire que l'extirpation d'une hérésie qui avait fait tant de ravages dans son royaume; ce projet était grand et beau, et même politique, si on le considère indépendamment des moyens qu'on a pris pour l'exécuter. Les ministres et plusieurs évêques, pour faire leur cour, ont eu beaucoup de part à ces moyens, non-seulement en déterminant le roi à en prendre de ceux qui n'étaient pas de son goût, mais en le trompant dans l'exécution de ceux qui avaient été résolus.

Mais il est bon de dire, pour rendre ma pensée plus claire, que M. de Louvois eut peur, voyant la paix faite, de laisser trop d'avantage sur lui aux autres ministres, et sur-tout à M. Colbert et à M. de Seignelay son fils, et qu'il voulut, à quelque prix que ce fût, mêler du militaire dans un projet qui ne devait être fondé que sur la charité et la douceur. Des évêques gagnés par lui abusèrent de ces paroles de l'Evangile, *Contraignez-les d'entrer*, et soutinrent qu'il fallait user de violence quand la douceur ne suffisait pas, puisqu'après tout, si cette violence ne faisait pas de bons catholiques dans le temps présent, elle ferait au moins que les enfans des pères que l'on aurait ainsi forcés le

deviendrait de bonne-foi. D'un autre côté M. de Louvois demanda au roi la permission de faire passer dans les villes les plus huguenotes un régiment de dragons, l'assurant que la seule vue de ces troupes, sans qu'elles fissent rien de plus que de se montrer, détermineraient les esprits à écouter plus volontiers la voix des pasteurs qu'on leur enverrait. Le roi se rendit contre ses propres lumières, et contre son inclination naturelle qui le portait toujours à la douceur. On passa ses ordres, et on fit à son insu des cruautés qu'il aurait punies si elles étaient venues à sa connaissance; car M. de Louvois se contentait de lui dire chaque jour, *Tant de gens se sont convertis, comme je l'avais dit à votre*

majesté, à la seule vue de ses troupes.

Le roi était naturellement si vrai, qu'il n'imaginait pas quand il avait donné sa confiance à quelqu'un qu'il pût le tromper, et les fautes qu'il a faites n'ont souvent eu pour fondement que cette opinion de probité pour des gens qui ne la méritaient pas.

Ces violences et la manière militaire dont on fit les conversions dont je viens de parler ne furent employées qu'après la cassation de l'édit de Nantes; mais avant qu'on en vînt là le roi fit de son mieux pour gagner par ses bienfaits les gens les plus considérables d'entre les huguenots, et il avait déclaré qu'aucun ne serait admis dans les charges et n'avancerait

dans ses armées, soit de terre, soit de mer, que les catholiques.

Madame de Maintenon voulut à son exemple travailler à la conversion de sa propre famille; mais comme elle ne crut pas pouvoir gagner mon père par l'espérance d'une grande fortune, ni convaincre son esprit par la force du raisonnement, elle prit la résolution, de concert avec M. de Seignelay, de lui faire faire un voyage de long cours sur mer, pour avoir du moins le loisir de disposer de ses enfans. J'avais deux frères qui, quoique fort jeunes, avaient fait plusieurs campagnes. L'aîné s'était trouvé à huit ou neuf ans à ce combat fameux de Messine, où Ruyter fut tué; et il y reçut une légère blessure. La singularité du fait

et le courage que cet enfant avait témoigné le firent faire enseigne après le combat.

La campagne finie, mon père vint à la cour, y amena mon frère. L'action qu'il avait vue, et une jolie figure qu'il avait en ce temps-là lui attirèrent l'attention et les caressses de madame de Montespan et de toute la cour. Si mon père avait voulu l'y laisser et se faire catholique, ils s'en seraient l'un et l'autre mieux trouvés pour leur fortune, mais mon père résista à toutes les offres qui lui furent faites, et s'en retourna chez lui : ainsi madame de Maintenon se trouva forcée, pour avoir la liberté de disposer de mon frère ; de lui faire faire cette campagne dont je viens de parler, et de faire

servir son fils avec M. de Château-Renaud, lui laissant seulement le cadet, qui n'était pas entré moins jeune dans la marine.

A peine mon père fut-il embarqué, qu'une de ses sœurs, que ma mère avait été voir à Niort, la pria de me laisser chez elle jusqu'au lendemain. Ma mère y consentit avec peine; car, quoiqu'elle fût catholique, elle n'était nullement dans la confidence des desseins qu'on avait sur moi, parce qu'on la voulait ménager par rapport à mon père. A peine ma mère fut-elle partie de Niort que ma tante, accoutumée à changer de religion, et qui venait de se convertir pour la seconde ou troisième fois, partit de son côté, et m'emmena à Paris. Nous trouvâmes

sur la route M. de Saint-Hermine, une de ses sœurs et mademoiselle de Caumont, aussi étonnés qu'affligés de me voir. Pour moi, contente d'aller sans savoir où l'on me menait, je ne l'étais de rien ; mais comme les autres étaient des personnes faites que madame de Maintenon avait demandées à leurs parens, il avait été décidé dans le conseil des huguenots qu'on ne pouvait les lui refuser, puisqu'elle ne demandait qu'à les voir, et qu'elle promettait de ne les pas contraindre dans leur religion. On eut donc pour elle cette complaisance d'autant plus volontiers qu'on n'avait rien à craindre de leur légèreté, et en effet la résistance de ces jeunes personnes fut infiniment glorieuse au calvinisme.

Nous arrivâmes ensemble à Paris, où madame de Maintenon vint aussitôt me chercher, et m'emmena seule à Saint-Germain. Je pleurai d'abord beaucoup, mais je trouvai le lendemain la messe du roi si belle, que je consentis à me faire catholique, à condition que je l'entendrais tous les jours, et qu'on me garantirait du fouet. C'est là toute la controverse qu'on employa, et la seule abjuration que je fis.

Monsieur de Château-Renaud eut ordre d'envoyer mon frère à la cour; il y arriva presqu'aussitôt que moi, et fit une plus longue résistance, mais enfin il se rendit. On le mit à l'académie, et il quitta la marine. Mon père, surpris et affligé au retour de

sa campagne, écrivit à madame de Maintenon des lettres pleines d'amertumes et de reproches, et l'accusa d'ingratitude à l'égard de sa mère, tante de madame de Maintenon, d'injustice et de dureté par rapport à lui; mais, comme elle était soutenue de l'autorité du roi, il fallut céder à la force; on promit seulement à mon père de ne pas contraindre ses enfans s'ils ne voulaient pas se faire catholiques.

Ils se convertirent l'un et l'autre, et après leur académie et le temps qu'ils devaient être aux Mousquetaires, on donna à l'aîné une charge de cornette des Chevaux-légers, qu'il vendit quand la guerre recommença, pour acheter le régiment Dauphin,

cavalerie; et au cadet le régiment de la Reine, dragon, à la tête duquel il fut tué au combat de Steinkerque.

Pour moi, on m'élevait avec un soin dont on ne saurait trop louer madame de Maintenon. Il ne se passait rien à la cour sur quoi elle ne me fît faire des réflexions selon la portée de mon esprit, m'approuvant quand je pensais bien, me redressant quand je pensais mal. Ma journée était remplie par des maîtres, la lecture et des amusemens honnêtes et réglés. On cultivait ma mémoire par des vers qu'on me faisait apprendre par cœur, et la nécessité de rendre compte de ma lecture, ou d'un sermon si j'en avais entendu, me forçait à y donner de l'attention. Il fallait encore que j'écri-

visse tous les jours une lettre à quelqu'un de ma famille, ou à tel autre que je voulais choisir, et que je la portasse les soirs à madame de Maintenon, qui l'approuvait ou la corrigeait, selon qu'elle était bien ou mal; en un mot elle n'oubliait rien de ce qui pouvait former ma raison et cultiver mon esprit.

Si je suis entrée dans ce détail, ce n'est pas pour en tirer une vaine gloire, mais pour marquer par des faits bien au-dessus des louanges la conduite et le caractère de madame de Maintenon; et il est impossible, ce me semble, de faire réflexion au poste qu'elle occupait et au peu de loisir qu'elle avait, sans admirer l'attention qu'elle donnait à un enfant, dont après tout

elle n'était chargée que parce qu'elle l'avait bien voulu.

Mon père, après avoir résisté non-seulement aux bontés mais aux promesses du roi, et n'avoir compté pour rien de n'être pas fait chef d'escadre à son rang; après avoir résisté à l'éloquence de M. de Meaux, qu'il aimait naturellement, s'embarqua de nouveau sur la mer, et fit pendant cette campagne des réflexions qu'il n'avait pas encore faites. L'Évangile de l'ivraie et du bon grain lui parut alors claire contre le schisme, il vit que ce n'était pas aux hommes à les séparer. Ainsi convaincu, mais ne voulant tirer de sa conversion aucun mérite pour sa fortune, il fit à son retour son abjuration entre les mains de son curé,

et perdit par là les récompenses temporelles qu'il en aurait pu attendre; si bien même qu'en venant après à la cour, le roi lui ayant fait l'honneur de lui parler avec sa bonté ordinaire sur sa conversion, mon père répondit avec trop de sécheresse que c'était la seule occasion de sa vie où il n'avait point eu pour objet de plaire à sa majesté.

J'arrivai à Saint-Germain au mois de janvier 1681. La reine vivait; M. le dauphin était marié depuis un an, et madame de Maintenon, dans une faveur déclarée, paraissait aussi bien avec la reine qu'avec le roi. Cette princesse attribuait à la nouvelle favorite les bons procédés que le roi avait pour elle depuis quelque temps,

et elle la regardait avec raison sur un pied bien différent des autres.

Mais avant de parler des choses que j'ai vues, il est bon de raconter celles que j'ai entendu dire.

J'ai pu voir madame de Fontanges, mais ou je ne l'ai pas vue, ou il ne m'en souvient pas; je me souviens seulement d'avoir vu à Saint-Germain passer le roi pendant quelque temps du château vieil au neuf pour l'aller voir tous les soirs. On disait qu'elle était malade, et en effet elle partit quelques mois après pour aller mourir à Port-Royal de Paris. Il courut beaucoup de bruits sur cette mort au désavantage de madame de Montespan, mais je suis convaincue qu'ils étaient sans fondement, et je crois,

selon que je l'ai entendu dire à madame de Maintenon, que cette fille s'est tuée pour avoir voulu partir de Fontainebleau le même jour que le roi, quoiqu'elle fût en travail et prête à accoucher. Elle fut toujours languissante depuis, et mourut enfin peu regrettée.

Madame de Montespan n'aurait pas appréhendé la durée du crédit de madame de Fontanges; elle aurait été bien sûre que le roi serait toujours revenu à elle si elle n'avait eu que cet obstacle. Son caractère plus ambitieux que tendre lui avait fait souvent regarder avec indifférence les infidélités du roi; et comme elle agissait quelquefois par dépit, elle avait elle-même contribué à fortifier les

commencement du goût que le roi avait pris pour la beauté de madame de Fontanges. J'ai ouï dire qu'elle l'avait fait venir chez elle, et qu'elle n'avait rien oublié pour la faire paraître plus belle aux yeux du roi. Elle y réussit, et en fut fachée; mais la mort la délivra bientôt d'une rivale aussi dangereuse par la beauté que peu redoutable par l'esprit.

Madame de Fontanges joignait à ce peu d'esprit des idées romanesques que l'éducation de la province et les louanges dues à sa beauté lui avaient inspirées; et dans la vérité le roi n'a jamais été attaché qu'à sa figure : il était même honteux lorsqu'elle parlait et qu'ils n'étaient pas tête-à-tête. On s'accoutume à la beauté, mais on

ne s'accoutume point à la sottise tournée du côté du faux, sur-tout lorsqu'on vit en même temps avec des gens de l'esprit et du caractère de madame de Montespan, à qui les moindres ridicules n'échappaient pas, et qui savait si bien les faire sentir aux autres par ce tour unique à la maison de Mortemar. Cependant madame de Fontanges aima véritablement le roi, et elle répondit un jour à madame de Maintenon, qui l'exhortait à se guérir d'une passion qui ne pouvait plus faire que son malheur: *Vous me parlez*, lui dit-elle, *de quitter une passion, comme on parle de quitter un habit.*

Je me souviens aussi d'avoir souvent entendu parler de madame de la

Vallière. On sait qu'elle a précédé madame de Montespan; et ce n'est pas l'histoire de chaque maîtresse que je prétends faire, je veux seulement écrire les faits qui me sont demeurés plus particulièrement dans l'esprit, soit que j'en aie été témoin, ou que je les aie entendu raconter par madame de Maintenon.

Le roi prit donc de l'amour pour Madame de Montespan dans le temps qu'il vivait avec madame de la Vallière en maîtresse déclarée; et madame de Montespan, en maîtresse peu délicate, vivait avec elle; même table et presque même maison. Elle aima mieux d'abord qu'il en usât ainsi, soit qu'elle espérât par là abuser le public et son mari, soit qu'elle

ne s'en souciât pas, ou que son orgueil lui fît plus goûter le plaisir de voir à tous les instans humilier sa rivale, que la délicatesse de sa passion ne la portât à la crainte de ses charmes. Quoi qu'il en soit, c'est un fait certain. Mais un jour, fachée contre le roi pour quelque autre sujet (ce qui lui arrivait souvent), elle se plaignait de cette communauté avec une amertume qu'elle ne sentait pas. Elle y trouvait, disait-elle, peu de délicatesse de la part du roi. Ce prince, pour l'appaiser, répondit avec beaucoup de douceur et de tendresse, et finit par lui dire que cet établissement s'était fait insensiblement. *Insensiblement pour vous*, reprit Mme de Montespan, *mais très-sensiblement pour moi.*

Le personnage singulier de madame de la Vallière pendant plus de deux ans mérite de n'être pas oublié. Tout le monde l'a su, tout le monde en a parlé; mais comme il pourrait être du nombre de ces choses qui ne s'écrivent point, et qu'on oublie, je veux en faire un article dans mes souvenirs.

Madame de la Vallière était née tendre et vertueuse : elle aima le roi et non la royauté. Le roi cessa de l'aimer pour madame de Montespan. Si à la première vue ou du moins après des preuves certaines de cette nouvelle passion elle s'était jetée dans les Carmélites, ce mouvement aurait été naturel, et conforme à son caractère. Elle prit un autre parti, et demeura non-seulement à la cour,

mais même à la suite de sa rivale. Madame de Montespan, abusant de ses avantages, affectait de se faire servir par elle, donnait des louanges à son adresse, et assurait qu'elle ne pouvait être contente de son ajustement si elle n'y mettait la dernière main. Madame de la Vallière s'y portait de son côté avec tout le zèle d'une femme-de-chambre dont la fortune dépendrait des agrémens qu'elle prêterait à sa maîtresse. Combien de dégoûts, de plaisanteries et de dénigremens n'eut-elle pas à essuyer pendant l'espace de deux ans qu'elle demeura ainsi à la cour, à la fin desquels elle vint prendre publiquement congé du roi ! Il la vit partir d'un œil sec pour aller aux Carmélites, où elle a vécu

d'une manière aussi édifiante que touchante.

Elle disait souvent à madame de Maintenon avant de quitter la cour, *Quand j'aurai de la peine aux Carmélites, je me souviendrai de ce que ces gens-là m'ont fait souffrir* (en parlant du roi et de madame de Montespan); ce qui marque que sa patience n'était pas tant un effet de son insensibilité qu'une épreuve peut-être mal entendue et téméraire; je laisse aux dévots à en juger. Il est certain que le style de la dévotion convenait mieux à son esprit que celui de la cour, puisqu'elle a paru en avoir beaucoup de ce genre. Je l'ai vue dans les dernières années de sa vie, et je l'ai entendue, avec un son de voix qui

allait jusqu'au cœur, dire des choses admirables de son état, et du bonheur dont elle jouissait déja malgré l'austérité de sa pénitence.

Je me souviens d'avoir ouï raconter que feu M. l'évêque de Meaux Bossuet lui ayant annoncé la mort de M. le comte de Vermandois son fils, elle avait, par un mouvement naturel, répandu beaucoup de larmes; mais que, revenant tout-à-coup à elle, elle dit à ce prélat, *C'est trop pleurer la mort d'un fils dont je n'ai pas encore assez pleuré la naissance.*

J'ai vu madame de Montespan aux Carmélites bien des années après, et dans le temps qu'elle-même n'était plus à la cour, y venir chercher madame de la Vallière, devenue

pour elle une espèce de directeur.

Mais mes souvenirs me rappellent à la cour, où madame de Maintenon jouait un grand rôle auprès du roi et auprès de la reine. Elle avait été faite dame d'atour de madame la dauphine de Bavière, et le roi avait acheté pour elle la terre de Maintenon, en 1674 ou 1675, dont il voulut qu'elle prît le nom *.

Mais les commencemens de la faveur de madame de Maintenon ont tant de liaison et de rapport à madame de Montespan, que je ne puis parler de l'une sans me souvenir de l'autre. Il est donc nécessaire de dire

* J'ai vu, dans une lettre écrite à M. d'Aubigné, que le roi lui avait ordonné de prendre le nom de Maintenon.

un mot des commencemens de leur connaissance pour en raconter les suites.

Madame de Maintenon m'a dit souvent qu'elle avait connu madame de Montespan chez le maréchal d'Albret, et qu'elle n'avait point alors cette humeur qu'elle a fait paraître depuis ; ajoutant que ses sentimens étaient honnêtes, sa conduite réglée, et sa réputation bien établie.

Elle devint peu après dame du palais de la reine, par la faveur de Monsieur, et le roi ne fit alors aucune attention à sa beauté. Toute sa faveur se bornait à sa maîtresse, qu'elle amusait à son coucher, qui durait longtemps, parce que la reine s'était fait une habitude d'attendre toujours le

roi pour se mettre au lit. Cette princesse était si vertueuse, qu'elle n'imaginait pas facilement que les autres femmes ne fussent pas aussi sages qu'elle : et pour faire voir jusqu'à quel point allait son innocence, quoique avec beaucoup de hauteur dans ses sentimens, il suffit de rappeler ici ce qu'elle dit à une carmélite qu'elle avait priée de lui aider à faire son examen de conscience pour une confession générale qu'elle avait dessein de faire. Cette religieuse lui demanda si, en Espagne, dans sa jeunesse, avant d'être mariée, elle n'avait point eu envie de plaire à quelques-uns des jeunes gens de la cour du roi son père; *Oh non, ma mère*, dit-elle, *il n'y avait point de roi.*

Mais enfin madame de Montespan plut au roi, elle en eut des enfans, et il fut question de les mettre entre les mains d'une personne qui sût et les bien élever, et les bien cacher. Elle se souvint de madame de Maintenon, et elle crut qu'il n'y avait personne qui en fût plus capable. Elle lui en fit donc faire la proposition : à quoi madame de Maintenon répondit que pour les enfans de madame de Montespan elle ne s'en chargerait pas; mais que si le roi lui ordonnait d'avoir soin des siens, elle lui obéirait. Le roi l'en pria, et elle les prit avec elle.

Si ce fut pour madame de Maintenon le commencement d'une fortune singulière, ce fut aussi le commencement de ses peines et de sa contrainte.

Il fallut s'éloigner de ses amis, renoncer aux plaisirs de la société, pour lesquels elle semblait être née, et il le fallut sans en pouvoir donner de bonnes raisons aux gens de sa connaissance. Cependant, comme il n'était pas possible de s'en éloigner tout d'un coup, pour remédier aux inconvéniens qui pouvaient arriver dans une aussi petite maison que la sienne, dans laquelle il était aisé de surprendre une nourrice, d'entendre crier un enfant, et tout le reste, elle prit pour prétexte la petite d'Hudicourt, et la demanda à madame sa mère, qui la lui donna sans peine, par l'amitié qui était entre elles, et par le goût qu'elle lui connaissait pour les enfans. Cette petite fille fut depuis madame de

Montgon, dame du palais de madame la dauphine de Savoie.

Je me souviens d'avoir ouï raconter beaucoup de particularités de ces temps-là qui ne méritent pas, je crois, d'être écrites, quoique le récit m'en ait infiniment amusée; je n'en dirai qu'un mot.

On envoyait chercher madame de Maintenon quand les premières douleurs pour accoucher prenaient à madame de Montespan. Elle emportait l'enfant, le cachait sous son écharpe, se cachait elle-même sous un masque, et, prenant un fiacre, revenait ainsi à Paris. Combien de frayeurs n'avait-elle point que cet enfant ne criât! Ces craintes se sont souvent renouvelées, puisque madame de Mon-

tespan a eu sept enfans du roi.

Mais je me souviens d'avoir ouï raconter qu'elle fut si pénétrée de douleur au premier, que sa beauté s'en ressentit : elle devint maigre, jaune, et si changée qu'on ne la reconnaissait pas. Loin d'être née débauchée, le caractère de madame de Montespan était naturellement éloigné de la galanterie, et porté à la vertu. Son projet avait été de gouverner le roi par l'ascendant de son esprit. Elle s'était flattée d'être non-seulement maîtresse de son propre goût, mais de la passion du roi. Elle croyait qu'elle lui ferait toujours desirer ce qu'elle avait résolu de ne lui pas accorder; la suite fut plus naturelle. Elle se désespéra, comme je l'ai dit, à la première gros-

sesse, se consola à la seconde, et porta dans les autres l'impudence aussi loin qu'elle pouvait aller. Cependant on cachait avec le même soin les enfans dont elle paraissait publiquement grosse.

Il arriva une fois que le feu prit à une poutre de la chambre de ces enfans à Paris. Ce feu, qui n'avait pas encore eu d'air, était comme endormi, et madame de Maintenon, en prenant les mesures nécessaires, sans faire de bruit, jugea cependant que ce feu pourrait s'allumer tout-à-coup, et de façon qu'il ne serait pas possible de ne pas laisser entrer beaucoup de monde. Dans cette crainte elle envoya en diligence à Saint-Germain pour demander à madame de Mon-

tespan ce qu'il faudrait qu'elle fît en pareil cas. Sur quoi elle dit pour toute réponse à celui qu'on avait envoyé, *J'en suis bien aise. Dites à madame Scarron que c'est une marque de bonheur pour ces enfans.*

L'aîné des enfans du roi et de madame de Montespan mourut à l'âge de trois ans. Madame de Maintenon en fut touchée comme une mère tendre, et beaucoup plus que la véritable; sur quoi le roi dit, en parlant de madame de Maintenon, *Elle sait bien aimer; il y aurait du plaisir à être aimé d'elle.*

Madame de Montespan eut cinq enfans de suite. Je ne sais s'ils furent reconnus tous ensemble ou séparément, je sais seulement que ne pou-

vant les faire légitimer sans nommer la mère, parce qu'il n'y avait point eu d'exemples d'une pareille reconnaissance, et pour qu'il y en eût, on fit précéder celles des enfans du roi par celle du bâtard du comte de Saint-Pol, fils de madame de Longueville, qui se trouvait dans le même cas, puisqu'il était fils de la maréchale de la Ferté, et qu'elle l'avait eu du vivant de son mari.

Le roi fit ensuite reconnaître les siens, savoir, le duc du Maine, M. le comte du Vexin, mademoiselle de Nantes, mademoiselle de Tours, l'aîné étant mort sans être reconnu, et M. le comte de Toulouse et mademoiselle de Blois, depuis duchesse d'Orléans, n'étant pas encore nés.

Madame de Maintenon alla à la cour avec ces enfans du roi, mais elle s'attacha particulièrement à M. le duc du Maine, dont l'esprit promettait beaucoup : heureux, je l'oserai dire, si l'usage ou la fortune de madame de Maintenon lui avaient permis de demeurer plus long-temps auprès de lui, et qu'elle eût pu achever son éducation comme elle l'avait commencée ! Elle n'aurait rien ajouté à l'agrément de son esprit, mais elle lui aurait peut-être inspiré plus de force et de courage (j'entends de celui de l'esprit), qualités si nécessaires aux hommes élevés au-dessus des autres. Il faut avouer aussi que la figure de M. le duc du Maine, sa timidité naturelle, et le goût du roi (car il n'ai-

mait pas naturellement que ceux qu'il admettait dans sa familiarité fussent infiniment répandus dans le grand monde), ont contribué à éloigner ce prince du commerce des hommes, dont il aurait fait les délices s'il en avait été connu. La timidité rend les hommes farouches, quand ils se font sur-tout un devoir de ne la pas surmonter.

Le mariage de M. le duc du Maine mit le comble à ses malheureuses dispositions. Il épousa une princesse du sang d'un caractère entièrement opposé au sien. Aussi vive et entreprenante qu'il était doux et tranquille, cette princesse abusa de sa douceur, elle secoua bientôt le joug qu'une éducation peut-être trop sévère lui avait imposé; elle dédaigna de faire sa cour

au roi, pour tenir la sienne à Seaux, où par sa dépense elle ruina son mari, lequel approuvait ou n'osait s'opposer à ses volontés. Le roi lui en parla, mais inutilement; et voyant enfin que ses représentations ne servaient qu'à faire souffrir intérieurement un fils qu'il aimait, il prit le parti du silence, et le laissa croupir dans son aveuglement et sa faiblesse.

Je me souviens, à propos du mariage de M. le duc du Maine, que le roi, qui pensait toujours juste, aurait desiré que les princes légitimés ne se fussent jamais mariés. *Ces gens-là*, disait-il à madame de Maintenon, *ne devraient jamais se marier*. Mais M. le duc du Maine ayant voulu l'être, cette même sagesse du roi aurait fait du

moins qu'il aurait choisi une fille d'une des grandes maisons du royaume, sans les persécutions de M. le Prince, qui regardait ces sortes d'alliances comme la fortune de la sienne. Je sais même que le roi avait eu dessein de choisir mademoiselle d'Uzès, et qu'il était sur le point de le lui déclarer lorsque M. de Barbézieux vint lui faire part de son mariage avec elle, ce qui fit que le roi n'y songea pas davantage. Tout est conjecture dans cette vie, disait le maréchal de Clairambault, et la destinée de mademoiselle d'Uzès en est une preuve.

Le comte du Vexin mourut jeune, et ne vécut que pour faire voir, par ses infirmités, qu'il était heureux de mourir. Madame de Montespan ne

haïssait ni les remèdes, ni les expériences, et j'ai ouï dire qu'on lui avait fait treize cautères le long de l'épine du dos. On le destinait à l'église, et il possédait déja plusieurs grands bénéfices, entre lesquels était l'Abbaye de Saint-Denis, qui fut donnée à la maison royale de Saint-Cyr.

Mademoiselle de Tours, leur sœur, mourut à-peu-près au même âge de huit à neuf ans. La quatrième était mademoiselle de Nantes, dont j'aurai souvent occasion de parler dans mes Souvenirs. Je dirai seulement ici qu'on n'oubliait rien dans son éducation pour faire valoir les talens propres à plaire qu'elle avait reçus de la nature. Elle répondit parfaitement à son éducation; mais ses graces et ses charmes

sont bien au-dessus de mes éloges : ce n'est pourtant ni une taille sans défaut, ni ce qu'on appelle une beauté parfaite ; ce n'est pas non plus, à ce que je crois, un esprit d'une étendue infinie. Quoi qu'il en soit, elle a si bien tout ce qu'il faut pour plaire, qu'on ne juge de ce qui lui manque que lorsque la découverte de son cœur laisse la raison libre. Cette découverte devrait être aisée à faire, puisqu'elle ne s'est jamais piquée d'amitié; cependant la pente naturelle qu'on a à se flatter soi-même, et la séduction de ses agrémens est telle, qu'on ne l'en veut pas croire elle-même, et qu'on attend, pour se désabuser, une expérience personnelle qui ne manque guère.

Après ces cinq enfans, madame de Montespan fut quelque temps sans en avoir, et ce fut dans cet intervalle que se fit cette fameuse séparation, et ce raccommodement si glorieux à M. l'évêque de Meaux, à M. de Montosier et à toutes les personnes de mérite et de vertu qui étaient alors à la cour.

La rupture se fit dans le temps d'un jubilé. Le roi avait un fond de religion qui paraissait même dans ses plus grands désordres avec les femmes, car il n'eut jamais que cette faiblesse. Il était né sage, et si régulier dans sa conduite, qu'il ne manqua jamais d'entendre la messe tous les jours que deux fois dans toute sa vie, et c'était à l'armée. Les grandes fêtes lui causaient

des remords ; également troublé de ne pas faire ses dévotions, ou de les faire mal. Madame de Montespan avait les mêmes sentimens, et ce n'était pas seulement pour se conformer à ceux du roi qu'elle les faisait paraître. Elle avait été parfaitement bien élevée par une mère d'une grande piété, et qui avait jeté dans son cœur des semences de religion, dès sa plus tendre enfance, dont elle ne se défit jamais. Elle les fit voir comme le roi dans tous les temps ; et je me souviens d'avoir ouï raconter que, vivant de la façon dont je viens de parler avec le roi, elle jeûnait si austèrement les carêmes, qu'elle faisait peser son pain.

Un jour la duchesse d'Uzès, étonnée de ses scrupules, ne put s'empê-

cher de lui en dire un mot. *Eh quoi, madame*, reprit madame de Montespan, *faut-il, parce que je fais un mal, faire tous les autres?*

Enfin ce jubilé dont je veux parler arriva. Ces deux amans, pressés par leurs consciences, se séparèrent de bonne foi, ou du moins ils le crurent. Madame de Montespan vint à Paris, visita les églises, jeûna, pria, et pleura ses péchés. Le roi, de son côté, fit tout ce qu'un bon chrétien doit faire. Le jubilé fini, gagné ou non gagné, il fut question de savoir si madame de Montespan reviendrait à la cour. Pourquoi non? disaient ses parens et ses amis, même les plus vertueux; madame de Montespan, par sa naissance et par sa charge,

doit y être; elle peut y vivre aussi chrétiennement qu'ailleurs. M. l'évêque de Meaux fut de cet avis. Il restait cependant une difficulté; madame de Montespan, ajoutait-on, paraîtra-t-elle devant le roi sans préparation? Il faudrait qu'ils se vissent avant de se rencontrer en public, pour éviter les inconvéniens de la surprise. Sur ce principe il fut conclu que le roi viendrait chez madame de Montespan; mais, pour ne pas donner à la médisance le moindre sujet de mordre, on convint que des dames respectables et les plus graves de la cour seraient présentes à cette entrevue, et que le roi ne verrait madame de Montespan qu'avec elles. Le roi vint donc chez madame de Montes-

pan, comme il avait été décidé; mais insensiblement il la tira dans une fenêtre, ils se parlèrent bas assez longtemps, pleurèrent, et se dirent ce qu'on a accoutumé de dire en pareil cas; ils firent ensuite une profonde révérence à ces vénérables matrones, passèrent dans une autre chambre, et il en advint madame la duchesse d'Orléans, et ensuite M. le comte de Toulouse.

Je ne puis me refuser de dire ici une pensée qui me vient dans l'esprit. Il me semble qu'on voit encore dans le caractère, dans la physionomie et dans toute la personne de madame la duchesse d'Orléans, des traces de ce combat de l'amour et du jubilé.

Ces deux grossesses furent traitées

avec beaucoup de mystère ; on cacha ces deux derniers enfans avec soin. Un des deux naquit à Maintenon, pendant une campagne du roi ; et madame de Maintenon, avec madame de Thyanges, y fit un assez long séjour. Mais madame de Maintenon ne fut pas chargée de ces derniers enfans comme elle l'avait été des autres ; M. de Louvois les fit élever à Paris, dans une maison au bout de la rue de Vaugirard.

Je me souviens de les avoir vu reconnaître pendant que j'étais encore chez madame de Maintenon. Ils parurent à Versailles sans préparation. La beauté de M. le comte de Toulouse surprit et éblouit tous ceux qui le virent. Il n'en était pas de même

le mademoiselle de Blois (car c'est
ainsi qu'on l'appela jusqu'à son ma-
riage.) La flatterie a fait depuis que
ses favorites l'entretenaient continuel-
lement de sa grande beauté; langage
qui devait d'autant plus lui plaire,
qu'elle y était moins accoutumée.

Les figures avaient un grand pou-
voir sur l'esprit de madame de Mon-
tespan, ou pour mieux dire elle
comptait infiniment sur l'impression
qu'elles ont accoutumé de faire sur
le commun des hommes, et les effets
qu'elles produisent. C'est sans doute
par là qu'elle eut tant de peine à par-
donner à mademoiselle de Blois d'être
née aussi désagréable. Madame de
Thyanges, sœur de madame de Mon-
tespan, et dont je parlerai quelque-

fois, encore moins raisonnable sur ce point, ne pouvait supporter que la portion du sang de Mortemar que cette enfant avait reçue dans ses veines n'eût pas produit une machine parfaite. Ainsi mademoiselle de Blois passait sa vie à s'entendre reprocher ses défauts; et, comme elle est naturellement timide et glorieuse, elle parlait peu, et ne laissait rien voir du côté de l'esprit qui pût le réparer. Le roi en eut pitié, et c'est peut-être l'origine des grands biens qu'il lui a faits, et la première cause du rang où il la fit monter depuis.

Madame la duchesse d'Orléans ne laissait pas d'avoir de la beauté, une belle peau, une belle gorge, de beaux bras et de belles mains, mais peu

de proportion dans ses traits. Telle qu'elle était, M. de Thyanges aurait dû avoir plus d'indulgence pour elle, puisqu'elle lui ressemblait beaucoup. Quant à l'esprit, il est certain que madame la duchesse d'Orléans en a, quoiqu'à dire la vérité elle en ait peu montré dans sa conduite par rapport à sa famille depuis la mort du roi.

Je reviens à madame de Maintenon, qui vécut chez madame de Montespan, avec M. le duc du Maine, jusqu'au temps où elle le promena en différens endroits pour chercher du remède à sa jambe. Ce prince était né droit et bien fait, et le fut jusqu'à l'âge de trois ans, que les grosses dents lui percèrent, en lui causant des convulsions si terribles, qu'une de ses

jambes se retira beaucoup plus que l'autre. On essaya en vain tous les remèdes de la faculté de Paris, après lesquels on le mena à Anvers pour le faire voir à un homme dont on vantait le savoir et les remèdes; mais comme on ne voulut pas que M. du Maine fût connu pour ce qu'il était, madame de Maintenon fit ce voyage sous le nom supposé d'une femme de condition de Poitou, qui menait son fils à cet empirique, dont les remèdes étaient apparemment bien violens, puisqu'il alongea cette malheureuse jambe beaucoup plus que l'autre sans la fortifier; et les douleurs extrêmes qu'il souffrit ne servirent qu'à la lui faire traîner comme nous voyons. Malgré ce mauvais succès, M. du

Maine ne laissa pas que de faire encore deux voyages à Barège, aussi inutilement que le reste. Connu en France pour être fils du roi, on lui rendit, dans tous les lieux où il passa, des honneurs qu'on aurait à peine rendus au dauphin.

Madame de Maintenon fut bien aise, en passant par le Poitou et la Xaintonge, de revoir sa patrie, sa famille et ses connaissances. M. d'Aubigné, en ce temps-là gouverneur de Cognac, y reçut M. le duc du Maine avec une magnificence qui devait lui plaire; mais le plus grand plaisir qu'elle eut dans ces différens voyages fut de n'être pas à la cour. Elle en trouva encore un autre dans la conversation de M. Fagon, alors médecin de M. le duc du

Maine. C'est là que se forma entre eux cette estime et cette amitié qui ne s'est pas démentie. Plus M. Fagon vit madame de Maintenon de près, plus il admira sa vertu et goûta son esprit. Je le cite comme un bon juge du vrai mérite.

Au retour de ces voyages la faveur de madame de Maintenon augmenta, et celle de madame de Montespan diminua avec la même rapidité. Son humeur s'en ressentit, et madame de Maintenon, qui voulait encore la ménager, et qui sans doute ne prévoyait pas jusqu'où sa faveur devait la conduire, pensait sérieusement à se retirer, ne desirant que la tranquillité et le repos de sa première vie. Je le sais, et pour le lui avoir entendu dire,

et par des lettres que j'ai vues depuis sa mort, écrites de sa main, et adressées à un docteur de Sorbonne nommé l'abbé Gobelin, son confesseur; mais son étoile singulière ne lui permit pas d'accomplir un projet si sensé : tout l'acheminait au grand personnage que nous lui avons vu jouer depuis.

J'ai vu encore dans ces mêmes lettres qu'on avait voulu la marier au vieil duc de Villars, pour s'en défaire peut-être plus honnêtement. Je rapporte ici la manière dont elle s'en explique elle-même avec son confesseur. « Madame de Montespan et madame de Richelieu travaillent présentement à un mariage pour moi qui pourtant ne s'achévera pas; c'est un duc assez mal-honnête homme et

» fort gueux, ce serait une source de
» déplaisirs et d'embarras qu'il serait
» imprudent de s'attirer. J'en ai déja
» *assez* * dans une condition singu-
» lière et enviée de tout le monde,
» sans en aller chercher dans un état
» qui fait le malheur des trois parts
» du genre humain. »

Il faut avouer que le roi, dans les premiers temps, eut plus d'éloignement que d'inclination pour madame de Maintenon, mais cet éloignement n'était fondé que sur une espèce de crainte de son mérite, et sur ce qu'il la soupçonnait d'avoir dans l'esprit le

* La singularité de sa condition et de son état venait sans doute de ce qu'elle se trouvait à la cour veuve de Scarron, dont pourtant elle n'avait jamais été la femme.

précieux de l'hôtel de Rambouillet, dont les hôtels d'Albret et de Richelieu, où elle avait brillé, étaient une suite et une imitation, quoiqu'avec des correctifs, et qu'il leur manquât un Voiture pour en faire passer à la postérité les plaisanteries et les amusemens.

On se moquait à la cour de ces sociétés de gens oisifs uniquement occupés à développer un sentiment, et à juger d'un ouvrage d'esprit. Madame de Montespan elle-même, malgré le plaisir qu'elle avait trouvé autrefois dans ces conversations, les tourna après en ridicule pour divertir le roi.

L'éloignement de ce prince pour madame de Maintenon aurait paru plus naturel s'il eût été fondé sur ce

qu'il savait bien qu'elle condamnait le scandale donné à toute la France par la manière dont il vivait avec une femme mariée, et enlevée à son mari. Elle lâchait même souvent sur ce sujet des traits dont on ne devait pas lui savoir gré, et tels que celui-ci. Elle dit un jour au roi, à une revue des Mousquetaires, *Que feriez-vous, sire, si on vous disait qu'un de ces jeunes gens vit publiquement avec la femme d'un autre comme si elle était la sienne?* Il est vrai que j'ignore le temps où elle fit cette question, et qu'il est à présumer qu'elle se croyait alors bien sûre de sa faveur; j'ignore aussi quelle fut la réponse du roi, mais le discours est certain, et suffit pour faire voir quels ont été les sentimens et la con-

duite de madame de Maintenon à cet égard, d'autant plus qu'elle était encore dans ce temps-là chez madame de Montespan, auprès de ses enfans.

Cependant le roi, si prévenu dans les commencemens contre madame de Maintenon qu'il ne l'appelait, d'un air de dénigrement, en parlant à madame de Montespan, que votre bel-esprit, s'accoutuma à elle, et comprit qu'il y avait tant de plaisir à l'entretenir, qu'il exigea de sa maîtresse, par une délicatesse dont on ne l'eût peut-être pas cru capable, de ne lui plus parler les soirs quand il serait sorti de sa chambre. Madame de Maintenon s'en aperçut et voyant qu'on ne lui répondait qu'un oui et qu'un non assez sec, *J'entends*, dit-elle, *ceci*

est un sacrifice; et comme elle se levait, madame de Montespan l'arrêta, charmée qu'elle eût pénétré le mystère. La conversation n'en fut que plus vive après, et elles se dirent, sans doute dans un genre différent, l'équivalent de ce que Ninon avait dit du billet de la Chastre *.

On peut juger par cet échantillon que le roi n'était pas incapable de délicatesse, et que madame de Montespan n'était pas en droit de lui reprocher, comme elle lui reprocha une fois, de n'être point amoureux d'elle,

(*) M. de la Chastre avait exigé de mademoiselle de l'Enclos un billet, comme quoi elle lui serait fidèle pendant son absence; et étant avec un autre, dans le moment le plus vif, elle s'écria: *Ah le beau billet qu'a la Chastre!*

mais de se croire seulement redevable au public d'être aimé de la plus belle femme de son royaume. Il est vrai que le roi n'était pas l'homme du monde le plus fidèle en amour, et qu'il a eu pendant son commerce avec madame de Montespan quelques autres aventures galantes dont elle se souciait peu, et elle n'en parlait que par humeur ou pour se divertir.

Je ne sais pourtant si madame de Soubise lui fut aussi indifférente, quoiqu'elle parût ne s'en pas soucier. madame de Montespan découvrit cette intrigue par l'affectation que madame de Soubise avait de mettre certains pendans d'oreille d'émeraudes les jours que M. de Soubise allait à Paris. Sur cette idée, elle observa le roi, le

fit suivre, et il se trouva que c'etait effectivement le signal du rendez-vous.

Madame de Soubise avait un mari qui ne ressemblait pas à M. de Montespan, et pour lequel il fallait avoir des ménagemens. D'ailleurs madame de Soubise était trop solide pour s'arrêter à des délicatesses de sentimens que la force de son esprit ou la froideur de son tempérament lui faisaient regarder comme des faiblesses honteuses. Uniquement occupée des intérêts et de la grandeur de sa maison, tout ce qui ne s'opposait pas à ses vues lui était indifférent.

Pour juger si madame de Soubise s'est conduite selon ces maximes, il suffit de considérer l'état présent de

cette maison, et de la comparer à ce qu'elle était quand elle y est entrée. A peine M. de Soubise avait-il alors six mille livres de rente.

Madame de Soubise a soutenu son caractère et suivi les mêmes idées dans le mariage de monsieur son fils avec l'héritière de la maison de Ventadour, veuve du prince de Turenne dernier mort. Les discours du public et la mauvaise conduite effective de la personne ne l'arrêtèrent pas ; elle pensa ce que madame Cornuel en dit alors, que ce serait un grand mariage dans un siècle.

Pour dire la vérité, je crois que madame de Soubise et madame de Montespan n'aimaient guère plus le roi l'une que l'autre. Toutes deux

avaient de l'ambition; la première pour sa famille, la seconde pour elle-même. Madame de Soubise voulait élever sa maison et l'enrichir; madame de Montespan voulait gouverner et faire sentir son autorité. Mais je ne pousserai pas plus loin ce parallèle; je dirai seulement que si l'on en excepte la beauté et la taille, qui pourtant n'étaient dans madame de Soubise que comme un beau tableau ou une belle statue, elle ne devait pas disputer un cœur avec madame de Montespan. Son esprit uniquement porté aux affaires rendait sa conversation froide et platte. Madame de Montespan, au contraire, rendait agréables les matières les plus sérieuses, et ennoblissait les plus com-

munes; aussi je crois que le roi n'a jamais été fort amoureux de madame de Soubise, et que madame de Montespan aurait eu tort d'en être inquiète. Bien des gens ont cru M. le cardinal de Rohan fils du roi; mais s'il y a eu un des enfans de madame de Soubise qui fût de lui, il est mort il y a long-temps.

Malgré ces infidélités du roi, j'ai souvent entendu dire que madame de Montespan aurait toujours conservé du crédit sur son esprit si elle avait eu moins d'humeur, et si elle avait moins compté sur l'ascendant qu'elle croyait avoir. L'esprit qui ne nous apprend pas à vaincre notre humeur devient inutile quand il faut ramener les mêmes gens qu'elle a écartés; et

si les caractères doux souffrent plus long-temps que les autres, leur fuite est sans retour.

Le roi trouva une grande différence dans l'humeur de madame de Maintenon. Il trouva une femme toujours modeste, toujours maîtresse d'elle-même, toujours raisonnable, et qui joignait encore à des qualités si rares les agrémens de l'esprit et de la conversation.

Mais elle eut à souffrir avant de s'être fait connaître, et il est aisé de juger qu'une femme dont l'humeur est plus forte que l'envie de plaire à son maître et à son amant ne ménage pas une amie qu'elle croit lui devoir être soumise. Il paraît même que la mauvaise humeur de madame de

Montespan augmentait à proportion de la raison et de la modération qu'elle découvrait dans madame de Maintenon, et peut-être à mesure que le roi revenait des préventions qu'il avait eues contre elle. Il était cependant bien difficile qu'on pût prévoir les suites qu'auraient un jour ces commencemens d'estime.

Je rapporterai ici quelques fragmens des lettres que madame de Maintenon écrivait à l'abbé Gobelin. On y verra, mieux que je ne pourrais l'exprimer, et ce qu'elle eut à souffrir, et quels étaient ses véritables sentimens. Il est vrai qu'il serait à desirer que ces lettres fussent datées *, mais les

* Ces lettres sont à Saint-Cyr.

choses marquent assez le temps où elles ont été écrites.

« Madame de Montespan et moi
» avons eu une conversation fort vive,
» elle en a rendu compte au roi à sa
» mode, et je vous avoue que j'aurai
» bien de la peine à demeurer dans un
» état où j'aurai tous les jours de
» pareilles aventures. Qu'il me serait
» doux de me remettre en liberté !
» J'ai eu mille fois envie d'être reli-
» gieuse, mais la peur de m'en re-
» pentir m'a fait passer par-dessus des
» mouvemens que mille personnes
» auraient appelés vocation......... Je
» ne saurais comprendre que la vo-
» lonté de Dieu soit que je souffre de
» madame de Montespan. Elle est
» incapable d'amitié, et je ne puis

» m'en passer; elle ne saurait trouver
» en moi les oppositions qu'elle y
» trouve, sans me haïr. Elle me re-
» donne au roi comme il lui plaît, et
» m'en fait perdre l'estime. Je suis
» avec lui sur le pied d'une bizarre
» qu'il faut ménager ». Dans une autre
lettre : « Il se passe ici des choses
» terribles entre madame de Mon-
» tespan et moi. Le roi en fut hier
» témoin, et ces procédés-là, joints
» aux maux continuels de ses enfans,
» me mettent dans un état que je ne
» pourrai long-temps soutenir. »

C'est apparemment à cette lettre qu'il faut rapporter ce que j'ai ouï raconter à madame de Maintenon, qu'étant un jour avec madame de Montespan dans une crise la plus

violente du monde, le roi les surprit; et les voyant toutes deux fort échauffées, il demanda ce qu'il y avait. Madame de Maintenon prit la parole d'un grand sang-froid, et dit au roi : *Si votre majesté veut passer dans cette autre chambre, j'aurai l'honneur de le lui apprendre.* Le roi y alla; madame de Maintenon le suivit, et madame de Montespan demeura seule. Sa tranquillité en cette occasion paraît très-surprenante, et j'avoue que je ne la pourrais croire s'il m'était possible d'en douter.

Quand madame de Maintenon se vit tête-à-tête avec le roi, elle ne dissimula rien, elle peignit l'injustice et la dureté de madame de Montespan d'une manière vive, et fit

voir combien elle avait lieu d'en appréhender les effets. Les choses qu'elle citait n'étaient pas inconnues du roi; mais comme il aimait encore madame de Montespan, il chercha à la justifier; et pour faire voir qu'elle n'avait pas l'ame si dure, il dit à madame de Maintenon : *Ne vous êtes-vous pas souvent aperçue que ses beaux yeux se remplissent de larmes lorsqu'on lui raconte quelque action généreuse et touchante?* Avec cette disposition, il est à présumer, comme je l'ai dit, que si madame de Montespan eût voulu, elle aurait encore long-temps gouverné ce prince.

Cette conversation de madame de Maintenon avec le roi fut suivie de plusieurs autres; mais le mariage de

Monseigneur fit trouver à madame de Maintenon, dans la maison de madame la dauphine, une porte honorable pour se soustraire à la tyrannie de madame de Montespan.

Cependant, avant de quitter le chapitre des choses qui la regardent, la vérité m'oblige de convenir, d'après madame de Maintenon, que si madame de Montespan avait des défauts, elle avait aussi de grandes qualités. Sensible à la bonne gloire, elle laissait à madame de Thyanges, sa sœur, le soin de se prévaloir des avantages de la naissance, et se moquait souvent de son entêtement sur ce chapitre.

Mais puisque je parle de madame de Thyanges, je dirai un mot des trois sœurs.

Madame de Montespan, disait M. l'abbé Testu, parle comme une personne qui lit; madame de Thyanges, comme une personne qui rêve, et madame de Fontevrault comme une personne qui parle. Il pouvait avoir raison sur les deux autres, mais il avait tort sur madame de Montespan, dont l'éloquence était sans affectation.

Je n'ai point eu l'honneur de connaître madame l'abbesse de Fontevrault; je sais seulement, par tous les gens qui l'ont connue, qu'on ne pouvait rassembler dans la même personne plus de raison, plus d'esprit et plus de savoir. Son savoir fut même un effet de sa raison. Religieuse sans vocation, elle chercha un amusement

convenable à son état; mais ni les sciences, ni la lecture ne lui firent rien perdre de ce qu'elle avait de naturel.

Madame de Thyanges, folle sur deux chapitres, celui de sa personne et celui de sa naissance, d'ailleurs dénigrante et moqueuse, avait pourtant une sorte d'esprit, beaucoup d'éloquence et rien de mauvais dans le cœur : elle condamnait même souvent les injustices et la dureté de madame sa sœur; et j'ai ouï dire à madame de Maintenon qu'elle avait trouvé en elle de la consolation dans leurs démêlés.

Il y aurait des contes à faire à l'infini sur les deux points de sa folie, mais il suffit de dire pour celle de

sa maison qu'elle n'en admettait que deux en France, la sienne et celle de la Rochefoucault *; et que si elle ne disputait pas au roi l'illustration, elle lui disputait quelquefois l'ancienneté, parlant à lui-même. Quant à la personne, elle se regardait comme un chef-d'œuvre de la nature, non tant pour la beauté extérieure que pour la délicatesse des organes qui composaient sa machine; et pour réunir les deux objets de sa folie, elle s'imaginait que sa beauté et la perfection de son tempérament procédaient de la différence que la naissance avait

* Elle distinguait la maison de la Rochefoucault des autres, en faveur des fréquentes alliances qu'elle avait eues avec la maison de Rochechouart.

mise entre elle et le commun des hommes.

Madame de Thyanges était l'aînée de plus de dix ans de madame de Montespan ; et je ne sais comment il se pouvait faire qu'ayant une mère aussi vertueuse, elle eût été élevée avec autant de liberté. Je n'en serais pas étonnée de la part de M. le duc de Mortemar leur père, qui je crois n'était pas fort scrupuleux, et dont j'ai entendu raconter plusieurs bons mots qui sont autant de preuves et de la mauvaise humeur de la femme et du libertinage du mari, tels que celui-ci : M. de Mortemar étant rentré fort tard, à son ordinaire, sa femme, qui l'attendait, lui dit : *D'où venez-vous ? Passerez-vous ainsi votre vie*

avec des diables? A quoi M. de Mortemar répondit : *Je ne sais d'où je viens, mais je sais que mes diables sont de meilleure humeur que votre bon ange.*

J'ai ouï dire au feu roi que madame de Thyanges s'échappait souvent de chez elle pour le venir trouver lorsqu'il déjeûnait avec des gens de son âge; elle se mettait avec eux à table, en personne, persuadée qu'on n'y vieillit point. (C'est elle qui, la première, a dit qu'on ne vieillit point à table.) Cette éducation ne devait pas contribuer à la bien marier; cependant elle épousa le marquis de Thyanges de la maison de Damas, et elle lui apporta en dot le dénigrement quelle avait pour tout ce qui n'était pas de son sang ni de son alliance. Et

comme les terres de la maison de Thyanges sont en Bourgogne, où elle fit quelque séjour, l'ennui qu'elle y eut lui inspira une aversion pour tous les Bourguignons, qu'elle conserva jusqu'à la fin de ses jours; en sorte que la plus grande injure qu'elle pouvait dire à quelqu'un, était de l'appeler Bourguignon. Elle eut de ce mariage un fils et deux filles, mais elle ne vit dans le fils que cette province, qu'elle détestait; et dans sa fille aînée que sa propre personne, qu'elle adorait. Elle la maria au duc de Nevers. La cadette épousa le duc de Sforce et partit, aussitôt après son mariage, pour l'Italie, dont elle ne revint qu'après la décadence de la faveur de madame de Montespan. Je l'ai vue à

son retour, encore assez jeune pour juger de sa beauté; mais elle n'avait que de la blancheur, d'assez beaux yeux, et un nez tombant dans une bouche fort vermeille, qui fit dire à M. de Vendôme qu'elle ressemblait à un perroquet qui mange une cerise.

Madame de Thyanges n'avait pas tort d'admirer madame de Nevers; tout le monde l'admirait avec elle, mais personne ne trouvait qu'elle lui ressemblât, comme elle se l'imaginait. Madame de Montespan fit ce qu'elle put pour inspirer au roi du goût pour sa nièce, mais il ne donna pas dans le piége; soit qu'on s'y prît d'une manière trop grossière, capable de le révolter, ou que sa beauté n'eût pas

fait sur lui l'effet qu'elle produisait dans tous ceux qui la regardaient.

Au défaut du roi, madame de Nevers se contenta de M. le Prince, qu'on appelait en ce temps-là M. le Duc. L'esprit, la galanterie et la magnificence, quand il était amoureux, réparaient en lui une figure qui tenait plus du gnome que de l'homme. Il a marqué sa galanterie pour madame de Nevers par une infinité de traits, mais je ne parlerai que de celui-ci. M. de Nevers avait accoutumé de partir pour Rome de la même manière dont on va souper à ce qu'on appelle aujourd'hui une guinguette, et on avait vu madame de Nevers monter en carrosse, persuadée qu'elle allait seulement se promener, entendre dire

à son cocher: *A Rome.* Mais comme avec le temps elle connut mieux M. son mari, et qu'elle se tenait plus sur ses gardes, elle découvrit qu'il était sur le point de lui faire faire encore le même voyage, et en avertit M. le Prince, lequel, aussi fertile en inventions que magnifique lorsqu'il s'agissait de satisfaire ses goûts, pensa, par la connaissance qu'il avait du génie et du caractère de M. de Nevers, qu'il fallait employer son talent et réveiller sa passion pour les vers. Il imagina donc de donner une fête à Monseigneur à Chantilly; il la proposa, on l'accepta. Il alla trouver M. de Nevers, et supposa avec lui un extrême embarras pour le choix du poëte qui ferait les paroles du diver-

tissement, lui demandant en grace de lui en trouver un, et de le vouloir conduire : sur quoi M. de Nevers s'offrit lui-même, comme M. le Prince l'avait prévu. Enfin la fête se donna; elle coûta plus de cent mille écus, et madame de Nevers n'alla point à Rome.

Pour terminer l'article des nièces de madame de Montespan, je parlerai succinctement de l'aînée des filles du maréchal de Vivonne son frère, la seule qui ait paru à la cour du temps de sa faveur. Elle épousa le prince d'Elbœuf par les soins et les représentations continuelles de madame de Maintenon, à qui elle fit pitié; car je ne sais par quelle fatalité madame sa tante eut tant de peine à l'établir : rien

cependant ne lui manquait, beauté, esprit, agrémens; et madame de Montespan, quoiqu'elle ne l'aimât pas, ne l'a jamais blamée que sur ce qu'elle n'avait pas, disait-elle, l'air assez noble. Quant au duc d'Elbœuf, on sait l'usage qu'il a fait de sa grande naissance, d'un courage qui en était digne, d'une figure aimable, et d'un esprit auquel il ne manquait que de savoir mieux profiter de ces grands et rares avantages de la nature. Il a passé sa jeunesse à être le fléau de toutes les familles, par ses mauvais procédés avec les femmes, et par se vanter souvent de faveurs qu'il n'avait pas reçues. Comme il n'y avait pas moyen de mettre dans son catalogue celles de madame sa femme,

il semble qu'il ait voulu s'en dédommager par les discours qu'il en a tenus, et par une conduite fort injuste à son égard.

Madame de Maintenon conserva avec le duc d'Elbœuf une liberté qu'elle avait prise dans la maison de madame de Montespan, où on ne l'appelait en badinant que le goujat, pour marquer la vie qu'il menait et la compagnie qu'il voyait; et elle lui a fait souvent des réprimandes aussi inutiles que bien reçues. Le roi avait du faible pour ce prince; il lui parlait avec bonté, lui pardonnait ses fautes, et ne lui a presque jamais rien refusé de ce qu'il lui demandait; mais enfin madame sa femme n'a pas été heureuse, et madame de Montespan ne

l'a pas assez soutenue dans ses peines domestiques.

Je reviens au caractère de la tante, dont la dureté a paru dans des occasions où il est rare d'en montrer, et plus singulier encore d'en tirer vanité. Un jour que le carrosse de madame de Montespan passa sur le corps d'un pauvre homme sur le pont de Saint-Germain, madame de Montosier, madame de Richelieu, madame de Maintenon et quelques autres qui étaient avec elle, en furent effrayées et saisies comme on l'est d'ordinaire en pareilles occasions; la seule madame de Montespan ne s'en émut pas, et elle reprocha même à ces dames leur faiblesse. Si c'était, leur disait-elle, un effet de la bonté de

votre cœur et une véritable compassion, vous auriez le même sentiment en apprenant que cette aventure est arrivée loin comme près de vous.

Elle joignait à cette dureté de cœur une raillerie continuelle, et elle portait des coups dangereux à ceux qui passaient sous ses fenêtres pendant qu'elle était avec le roi. L'un était, disait-elle, si ridicule, que ses meilleurs amis pouvaient s'en moquer sans manquer à la morale; l'autre, qu'on disait être honnête homme, Oui, reprenait-elle, il faut lui savoir gré de ce qu'il le veut être; un troisième ressemblait au valet de carreau, ce qui donna même à ce dernier un si grand ridicule, qu'il a fallu depuis tout le manège d'un Manseau pour

faire la fortune qu'il a faite ; car elle ne s'en tenait pas à la critique de son ajustement, elle se moquait aussi de ses phrases, et n'avait pas tort.

Ces choses peuvent passer pour des bagatelles, et elles le sont en effet entre des particuliers, mais il n'en est pas de même quand il est question du maître. Ces bagatelles et ces traits satyriques reviennent dans des occasions importantes et décisives pour la fortune. En un mot on ne paraissait guère impunément sous les yeux de madame de Montespan, et souvent un courtisan satisfait de s'être montré n'en a retiré qu'un mauvais office dont il a été perdu sans en démêler la cause.

Mais, malgré ses défauts, madame

de Montespan avait des qualités peu communes, de la grandeur d'ame, et de l'élévation dans l'esprit. Elle le fit voir dans les sujets qu'elle proposa au roi pour l'éducation de Monseigneur; elle ne songea pas seulement au temps présent, mais à l'idée que la postérité aurait de cette éducation par le choix de ceux qui devaient y contribuer; car en effet, si on considère le mérite et la vertu de M. de Montosier, l'esprit et le savoir de M. de Meaux, quelle haute idée n'aura-t-on pas, et du roi qui fait élever si dignement son fils, et du dauphin qu'on croira savant et habile parce qu'il le devait être!

On ignorera les détails qui nous ont fait connaître l'humeur de mon-

sieur de Montosier, et qui nous l'ont fait voir plus propre à rebuter un enfant tel que Monseigneur, né doux, paresseux et opiniâtre, qu'à lui inspirer les sentimens qu'il devait avoir.

La manière rude avec laquelle on le forçait d'étudier lui donna un si grand dégoût pour les livres, qu'il prit la résolution de n'en jamais ouvrir quand il serait son maître. Il a tenu parole; mais comme il était bien né, et qu'il avait un bon modèle devant les yeux dans la personne du roi son père, qu'il admirait et qu'il aimait, son règne aurait été heureux et tranquille: je dis tranquille, parce que la paix étant faite, et sachant bien que le roi n'avait pas envie de recommencer la guerre, il n'y aurait lui-même

pensé de long-temps, et jamais qu'avec justice. Il aurait suivi le même plan de gouvernement; nous n'aurions vu de changement que dans le lieu de son séjour, qu'il aurait, je crois, partagé entre Paris et Meudon.

Madame de Montespan, dans les mêmes vues de la gloire du roi, fit choix de M. Racine et de M. Despréaux pour en écrire l'histoire. Si c'est une flatterie, on conviendra qu'elle n'est pas d'une femme commune, ni d'une maîtresse ordinaire.

Cependant madame de Montespan s'aperçut que le roi lui échappait lorsque le mal était sans remède. Elle chercha à s'appuyer de M. de la Rochefoucault, regardé comme une espèce de favori. Elle mit M. de Lou-

vois dans ses intérêts, et voulut enfin regagner par l'intrigue ce qu'elle avait perdu par son humeur, et par l'opinion où elle avait toujours été que celui dont l'esprit est supérieur doit gouverner celui qui en a moins. Mais à quoi sert cette prétendue supériorité, quand les passions nous aveuglent, et nous font prendre les plus mauvais partis.

Le roi ne savait peut-être pas si bien discourir qu'elle, quoiqu'il parlât parfaitement bien. Il pensait juste, s'exprimait noblement, et ses réponses les moins préparées renfermaient en peu de mots tout ce qu'il y avait de mieux à dire, selon les temps, les choses et les personnes. Il avait bien plus que sa maîtresse l'esprit qui donne

de l'avantage sur les autres. Jamais pressé de parler, il examinait, il pénétrait les caractères et les pensées ; mais comme il était sage, et qu'il savait combien les paroles des rois sont pesées, il renfermait souvent en lui-même ce que sa pénétration lui avait fait découvrir. S'il était question de parler d'affaires importantes, on voyait les plus habiles et les plus éclairés étonnés de ses connaissances, persuadés qu'il en savait plus qu'eux, et charmés de la manière dont il s'exprimait ; s'il fallait badiner, s'il faisait des plaisanteries, s'il daignait faire un conte, c'était avec des graces infinies, un tour noble et fin que je n'ai vu qu'à lui.

La principale vue de madame de

Montespan, de M. de la Rochefoucault et de M. de Louvois fut de perdre madame de Maintenon et d'en dégoûter le roi, mais ils s'y prirent trop tard : l'estime et l'amitié qu'il avait pour elle avaient déja pris de trop fortes racines, et ses sentimens étaient trop purs pour donner le moindre prétexte à l'envie et à la calomnie.

J'ignore les détails de cette cabale, dont madame de Maintenon ne m'a parlé que très-légèrement, et seulement en personne qui sait oublier les injures, mais qui ne les ignore pas.

Si j'ai dit que M. de la Rochefoucault était une espèce de favori, c'est que depuis la disgrace de M. de

Lauzun, causée par la manière insolente dont il parla au roi après la rupture de son mariage avec Mademoiselle, ce prince avait pris la résolution de n'en jamais avoir, c'est-à-dire de favori déclaré; ainsi M. de la Rochefoucault eut tous les avantages de la faveur par les bienfaits, et le roi se garantit des inconvéniens attachés à cette qualité.

M. de Lauzun, peu content d'épouser Mademoiselle, voulut que le mariage se fît de couronne à couronne; et, par de longs et vains préparatifs, il donna le loisir à M. le Prince d'agir, et de faire révoquer la permission que le roi lui avait accordée. Pénétré de douleur il ne garda plus de mesures, et se fit arrêter et conduire

dans une longue et dure prison, par la manière dont il parla à son maître.

Sans cette folle vanité le mariage se serait fait, le roi, avec le temps, aurait calmé M. le Prince, et M. de Lauzun se serait vu publiquement le mari de la petite-fille de Henri IV, refusée à tant de princes et de rois pour ne les pas rendre trop puissans; il se serait vu cousin-germain de son maître. Quelle fortune détruite en un moment par une gloire mal placée!

Peut-être aussi n'avait-il plu à Mademoiselle que par ce même caractère audacieux, et pour avoir été le seul homme qui eût osé lui parler d'amour; mais comme cet événement est écrit par-tout, je ne m'y suis arrêtée que par sa singularité.

Mademoiselle, faible, et sujette à des mouvemens violens qu'elle soutenait mal, ne cacha pas sa douleur après la rupture de son mariage; elle se mit au lit et reçut des visites comme une veuve désolée; et j'ai ouï dire à madame de Maintenon qu'elle s'écriait dans son désespoir, *Il serait là, il serait là;* c'est-à-dire il serait dans mon lit, car elle montrait la place vide.

On a prétendu mal-à-propos que M. de Lauzun avait été bien avec madame de Montespan avant qu'elle fût maîtresse du roi. Rien n'est plus faux, si j'en crois ce que madame de Maintenon m'en a souvent dit.

Par la suite des temps Mademoiselle négocia avec madame de Mon-

tespan le retour de M. de Lauzun, et c'est à cette considération qu'elle fit une donation à M. le duc du Maine de la souveraineté de Dombes et de la comté d'Eu; mais M. de Lauzun ne fit que saluer le roi, et vécut ensuite à Paris jusqu'à la révolution d'Angleterre, dont je parlerai ailleurs.

Monseigneur se maria en 1680, et madame de Maintenon, entrant en charge dans ce temps-là, n'eut plus rien à démêler avec madame de Montespan.

Elles ne se voyaient plus l'une chez l'autre, mais par-tout où elles se rencontraient elles se parlaient, et avaient des conversations si vives et si cordiales en apparence, que qui les aurait vues sans être au

fait des intrigues de la cour aurait cru qu'elles étaient les meilleures amies du monde.

Ces conversations roulaient sur les enfans du roi, pour lesquels elles ont toujours agi de concert. L'habitude et le goût qu'elles avaient l'une et l'autre pour leur esprit faisait aussi qu'elles avaient encore du plaisir à s'entretenir quand l'occasion s'en présentait.

Je me souviens, à propos de ce goût indépendant de leurs procédés et de leurs mécontentemens, qu'elles se trouvèrent embarquées à faire un voyage de la cour dans le même carrosse, et je crois tête-à-tête. Madame de Montespan prit la parole et dit à madame de Maintenon : *Ne soyons*

pas la dupe de cette affaire-ci ; causons comme si nous n'avions rien à démêler ; bien entendu, ajouta-t-elle, *que nous ne nous en aimerons pas davantage, et que nous reprendrons nos démêlés au retour*. Madame de Maintenon accepta la proposition, et elles se tinrent parole en tout

Le roi, avant de nommer madame de Maintenon seconde dame d'atour de madame la dauphine, eut la politesse pour madame la maréchale de Rochefort de lui demander si cette compagne ne lui ferait point de peine, en l'assurant en même temps qu'elle ne se mêlerait pas de la garde-robe.

La conduite de madame de Maintenon ne démentit pas ces assurances. Sa faveur occupait tout son temps,

et son caractère, encore plus que sa faveur, ne lui permettait pas d'agir d'une autre manière.

Madame la duchesse de Richelieu fut faite dame d'honneur de madame la dauphine. Madame de Maintenon et même madame de Montespan, dans tous les temps, avaient inspiré au roi une si grande considération pour elle, qu'il ne voulut pas lui donner le dégoût d'avoir une surintendante au-dessus d'elle.

Il fit aussi M. de Richelieu chevalier d'honneur pour lui faire plaisir. Voici, je crois, l'occasion de parler de l'hôtel de Richelieu, comme je l'ai promis.

Madame de Richelieu, sans bien, sans beauté et sans jeunesse, et même

sans beaucoup d'esprit, avait épousé, par son savoir-faire, au grand étonnement de toute la cour et de la reine-mère, qui s'y opposa, l'héritier du cardinal de Richelieu, un homme revêtu des plus grandes dignités de l'état, parfaitement bien fait, et qui, par son âge, aurait pu être son fils; mais il est aisé de s'emparer de l'esprit de M. de Richelieu; avec de la douceur, et des louanges sur sa figure, son esprit et son caractère, il n'y avait rien qu'on ne pût obtenir de lui : il fallait seulement prendre garde à sa légèreté naturelle, car il s'engouait et se dégoûtait facilement. Madame de Maintenon m'a dit que ses amis s'apercevaient même de la place qu'ils avaient dans son cœur par celles

que leurs portraits occupaient dans sa chambre. Au commencement d'une connaissance et d'une idée d'amitié, il faisait aussitôt peindre ceux qu'il croyait aimer, les mettait au chevet de son lit, et peu à peu ils cédaient leurs places à d'autres, reculaient jusqu'à la porte, gagnaient l'anti-chambre, et puis le grenier, et enfin il n'en était plus question.

Madame de Richelieu continua après son mariage à ménager les faiblesses et à supporter les caprices de M. son mari. Elle le voyait se ruiner à ses yeux par son jeu et sa dépense sans jamais en paraître un instant de mauvaise humeur. L'un et l'autre avaient du goût pour les gens d'esprit, et ils rassemblaient chez eux,

comme le maréchal d'Albret, ce qu'il y avait de meilleur à Paris en hommes et en femmes, et c'était à-peu-près les mêmes gens, excepté que l'abbé Testu, intime ami de madame de Richelieu, dominait à l'hôtel de Richelieu, et s'en croyait le Voiture. C'était un homme plein de son propre mérite, d'un savoir médiocre, et d'un caractère à ne pas aimer la contradiction; aussi ne goûtait-il pas le commerce des hommes: il aimait mieux briller seul au milieu d'un cercle de dames auxquelles il en imposait, ou flattait plus ou moins, selon qu'elles lui plaisaient; il faisait des vers médiocres, et son style était plein d'antithèses et de pointes.

Le commerce de l'abbé Testu avec

les femmes a nui à sa fortune, et le roi n'a jamais pu se résoudre à le faire évêque. Je me souviens qu'un jour madame d'Hudicourt parla en sa faveur; et sur ce que le roi lui dit qu'il n'était pas assez homme de bien pour conduire les autres, elle répondit : *Sire, il attend, pour le devenir, que votre majesté l'ait fait évêque.*

Madame de Coulanges, femme de celui qui a tant fait de chansons, augmentait la bonne compagnie de l'hôtel de Richelieu. Elle avait une figure et un esprit agréables, une conversation remplie de traits vifs et brillans; et ce style lui était si naturel, que l'abbé Gobelin dit, après une confession générale qu'elle lui avait faite : *Chaque péché de cette dame est une épigramme.*

Personne en effet, après madame Cornuel, n'a plus dit de bons mots que madame de Coulanges.

M. de Barillon, amoureux de madame de Maintenon, mais maltraité comme amant et fort estimé comme ami, n'était pas ce qu'il y avait de moins bon dans cette société. Je ne l'ai vu qu'au retour de son ambassade d'Angleterre, après laquelle il trouva madame de Maintenon au plus haut point de sa faveur; et comme il vit un jour le roi et toute la cour empressés autour d'elle, il ne put s'empêcher de dire tout haut : *J'avais grand tort.* Mais piqué de ne la pouvoir aborder, il dit aussi un autre jour, sur le rire immodéré et le bruit que faisaient les dames qui étaient

avec elle, *Comment une personne d'autant d'esprit et de goût peut-elle s'accommoder du rire et de la bavarderie d'une récréation de couvent, telle que me paraît la conversation de ces dames?* Ce discours rapporté à madame de Maintenon ne lui déplut pas, elle en sentit la vérité.

Le cardinal d'Estrées n'était pas moins amoureux dans ces temps dont je parle, et il a fait pour madame de Maintenon beaucoup de choses galantes qui, sans toucher son cœur, plaisaient à son esprit.

M. de Guillerague, par la constance de son amour, son esprit et ses chansons, doit aussi trouver place dans le catalogue des adorateurs de madame de Maintenon. Enfin je n'ai rien vu

ni rien entendu dire de l'hôtel de Richelieu qui ne donnât également une haute opinion de sa vertu et de ses agrémens.

Mademoiselle de Pons et mademoiselle d'Aumale, depuis madame d'Hudicourt, et madame la maréchale de Schomberg, avaient aussi leurs amans, déclarés sans que la réputation de cette dernière en ait reçu la moindre atteinte; et si l'on a parlé différemment de madame d'Hudicourt, c'est qu'on ne regardait pas alors un amour déclaré qui ne produisait que des galanteries publiques, comme des affaires dont on se cache, et dans lesquelles on apporte du mystère.

Madame de Schomberg était précieuse ; mademoiselle de Pons bi-

zarre, naturelle, sans jugement, pleine d'imagination, toujours nouvelle et divertissante, telle enfin que madame de Maintenon m'a dit plus d'une fois : *Madame d'Hudicourt n'ouvre pas la bouche sans me faire rire, cependant je ne me souviens pas, depuis que nous nous connaissons, de lui avoir entendu dire une chose que j'eusse voulu avoir dite.*

Il est temps de sortir de l'hôtel de Richelieu pour retourner à la cour et reprendre ce que j'avais commencé à dire de la maison de madame la dauphine de Bavière, où madame de Maintenon eut beaucoup de part, tant au choix de madame la duchesse de Richelieu, qu'à l'égard des autres charges. Cependant madame de Ri-

chelieu n'aima madame de Maintenon que dans la mauvaise fortune et dans le repos d'une vie oisive. La vue d'une faveur qu'elle croyait mériter mieux qu'elle l'emporta sur le goût naturel, l'estime et la reconnaissance. La première place dans la confiance du roi parut à ses yeux un vol qu'elle ne put pardonner à son ancienne amie; mais, désespérant d'y parvenir, elle se tourna du côté de madame la dauphine, et par des craintes, des soupçons, et mille fausses idées, elle contribua à l'éloignement que cette princesse eut pour le monde. Madame la dauphine voyait la nécessité d'être bien avec la favorite pour être bien avec le roi son beau-père; mais la regardant en même-temps comme une personne dange-

reuse dont il fallait se défier, elle se détermina à la retraite, où elle était naturellement portée, et ne découvrit qu'après la mort de madame de Richelieu, dans un éclaircissement qu'elle eut avec madame de Maintenon, la fausseté des choses qu'elle lui avoit dites. Étonnée de la voir aussi affligée, elle marqua sa surprise, et par l'enchaînement de la conversation elle mit au jour les mauvais procédés de cette infidèle amie.

Si cet éclaircissement fournit à madame de Maintenon un motif de consolation, elle ne put voir sans douleur combien elle avait été abusée, mais il produisit un changement favorable dans l'esprit de madame la dauphine : elle songea dans ce moment

à s'attacher plus étroitement madame de Maintenon, elle lui proposa de remplir la place de madame de Richelieu, et elle le demanda au roi comme une chose qu'elle desirait passionnément.

Le roi avait eu la même pensée, et ce fut son premier mouvement lorsqu'il apprit la mort de madame de Richelieu; mais madame de Maintenon refusa constamment un honneur que sa modestie lui faisait regarder comme au-dessus d'elle: c'est sans doute ce qu'elle veut dire dans une de ses lettres à M. d'Aubigné, que j'ai lue, et qui est encore à Saint-Cyr; et comme je suis persuadée qu'on ne pourrait jamais la faire si bien parler qu'elle parle elle-même, je vais co-

pier l'article de cette lettre qui répond au sujet dont je parle.

« Je ne pourrais vous faire conné-
» table quand je le voudrais ; et quand
» je le pourrais je ne le voudrais
» pas, étant incapable de vouloir de-
» mander rien de déraisonnable à celui
» à qui je dois tout, et que je n'ai
» pas voulu qu'on fît pour moi-même
» une chose au-dessus de moi. Ce sont
» des sentimens dont vous pâtissez,
» peut-être, mais peut-être aussi que
» si je n'avais pas le fond d'honneur
» qui les inspire, je ne serais pas où
» je suis. Quoi qu'il en soit, vous êtes
» heureux si vous êtes sage. »

Ce refus fit beaucoup de bruit à la cour; on y trouva plus de gloire que de modestie, et j'avoue que mon en-

fance ne m'empêcha pas d'en porter le même jugement. Je me souviens que madame de Maintenon me fit venir à son ordinaire pour voir ce que je pensais. Elle me demanda si j'aimerais mieux être la nièce d'une personne qui refuserait de l'être ; à quoi je répondis sans balancer, que je trouvais celle qui refusait infiniment au-dessus de l'autre ; et madame de Maintenon, contente de ma réponse, m'embrassa.

Il fallut donc choisir une autre dame d'honneur, mais comme madame de Navailles avait dégoûté le roi de celles qui avaient de la fermeté et qui pouvaient être trop clairvoyantes, celles qui lui succédèrent, à l'exception de madame de Richelieu, le dégoûtèrent

à leur tour de la douceur et du manque d'esprit. Il était cependant difficile de trouver dans la même personne titres, vertu, esprit, représentation; et le nombre des duchesses, quelque grand qu'il soit, étant pourtant limité, le roi fut embarrassé dans le choix. Madame de Maintenon essaya inutilement de le déterminer en faveur de madame la duchesse de Créqui, dame d'honneur de la feue reine; elle n'en tira que cette réponse: *Ah! madame, changeons au moins de sotte.* L'occasion lui parut alors trop favorable pour la duchesse d'Arpajon, son ancienne amie, et sœur du marquis de Beuvron, auquel elle était bien aise de faire plaisir, pour ne pas la proposer. Le roi l'accepta, et ma-

dame d'Arpajon a parfaitement rempli l'idée qu'on avait d'elle.

Madame de Maintenon plaça encore dans la maison de madame la dauphine madame de Montchevreuil, femme de mérite, si l'on borne l'idée du mérite à n'avoir point de galanteries ; c'était d'ailleurs une femme froide et sèche dans le commerce, d'une figure triste, d'un esprit au-dessous du médiocre, et d'un zèle capable de dégoûter les plus dévots de la piété, mais attachée à madame de Maintenon à qui il convenait de produire à la cour une ancienne amie, d'une réputation sans reproche, avec laquelle elle avait vécu dans tous les temps, sûre et secrète jusqu'au mystère. J'ignore l'occasion et les com-

mencemens de leur connaissance, je sais seulement que madame de Maintenon a passé souvent dans sa jeunesse plusieurs mois de suite à Monchevreuil.

Je ne prétends pas dissimuler ce qui s'est dit sur M. de Villarceaux, parent et de même maison que M. de Montchevreuil. Si c'est par lui que cette liaison s'est formée, elle ne décide rien contre madame de Maintenon, puisqu'elle n'a jamais caché qu'il eût été de ses amis. Elle parla pour son fils, et obtint le cordon bleu pour lui. On voit même encore à Saint-Cyr une lettre écrite à madame de Villarceaux, où elle fait le détail de l'entrée du roi a Paris après son mariage, dans laquelle elle parle de

ce même M. de Villarceaux, et voici ce qu'elle en dit : « Je cherchai » M. de Villarceaux, mais il avait un » cheval si fougueux, qu'il était à » vingt pas de moi avant que je le » reconnusse ; il me parut bien, et des » plus galamment habillés, quoique des » moins magnifiques ; sa veste brune » lui séiait fort bien, et il avait fort » bonne grace à cheval. »

Cependant, quelque persuadée que je sois de la vertu de madame de Maintenon, je ne ferai pas comme M. de Lassé, qui, pour trop affirmer un jour que ce qu'on avait dit sur ce sujet était faux, s'attira une question singulière de la part de madame sa femme, fille naturelle de M. le Prince. Ennuyée de la longueur de la dispute,

et admirant comment M. son mari pouvait être aussi convaincu qu'il le paraissait, elle lui dit d'un sang-froid admirable : *Comment faites-vous, monsieur, pour être si sûr de ces choses-là?* Pour moi, il me suffit d'être persuadée de la fausseté des bruits désavantageux qui ont couru, et d'en avoir assez dit pour montrer que je ne les ignore pas.

Je reviens à madame de Montchevreuil, pour laquelle toute la faveur et l'amitié de madame de Maintenon ne put obtenir que la place de gouvernante des filles ; c'était peu pour elle, mais on y attacha de grandes distinctions : elle fut regardée comme une quatrième dame qui suivait et servait madame la dauphine au dé-

faut des dames d'honneur et de la dame d'atour; et la chambre, composée des plus grands noms du royaume, fut établie sur un pied différent de celle des filles de la reine.

Le roi, jeune et galant alors, avait contribué aux choses peu exemplaires qui s'y étaient passées. On sait les démêlés qu'il eût avec madame de Navailles pour une fenêtre qu'elle fit boucher, et qu'elle suspendit par là certaines visites nocturnes que son austère vertu ne crut pas devoir tolérer. Elle dit en face au roi qu'elle ferait sa charge, et qu'elle ne souffrirait pas que la chambre des filles fût déshonorée. Sur quoi le roi déclara qu'elle serait à l'avenir dans la dépendance de madame la comtesse de Soissons, sur-

intendante. Madame de Navailles soutint toujours ses droits avec la même fermeté, et s'attira enfin une disgrace honorable, que M. son mari voulut partager avec elle.

Ainsi le roi, instruit par sa propre expérience, et corrigé par les années, n'oublia rien de ce qui pouvait mettre les filles d'honneur de madame la dauphine sur un bon pied. Voici les noms et à-peu-près le caractère des six premières.

Mademoiselle de Laval avait un grand air, une belle taille, un visage agréable, et dansait parfaitement bien. On prétend qu'elle plut au roi; je ne sais ce qui en est. Il la maria avec M. de Roquelaure, et le fit duc à brevet, comme l'avait été M. son père.

Les premières vues de M. de Roquelaure n'avaient pas été pour mademoiselle de Laval. La faveur de madame de Maintenon, qu'on voyait augmenter chaque jour, le fit penser à moi; mais il me demanda inutilement: madame de Maintenon répondit que j'étais un enfant qu'elle ne songerait pas sitôt à établir, et qu'il ferait bien d'épouser mademoiselle de Laval. M. de Roquelaure, surpris de ce discours, ne put s'empêcher de dire, *Pourrais-je l'épouser avec les bruits qui courent? Qui m'assurera qu'ils sont sans fondement? Moi*, répondit madame de Maintenon, *je vois les choses de près, et je n'ai point d'intérêt à vous tromper*. Il la crut, le mariage se fit, et le public, moins cré-

dule, tint plusieurs discours, et en fit tenir à M. de Roquelaure de peu convenables. On fit aussi des chansons, comme on ne manque jamais d'en faire à Paris sur tous les événemens.

Mademoiselle de Biron n'était pas jeune; on disait qu'elle avait été belle, mais il n'y paraissait plus. Ne pouvant donc faire usage d'une beauté passée, elle se tourna du côté de l'intrigue, à quoi son esprit était naturellement porté. Elle tira le secret des ses compagnes, se rendit nécessaire à Monseigneur, et obtint par là de la cour de quoi se marier.

Mademoiselle de Gontaut, sa sœur, avait de la beauté, peu d'esprit, mais une si grande douceur et tant d'égalité d'humeur, qu'elle s'est toujours

fait aimer et honorer de tous ceux qui l'ont connue. Le roi la maria au marquis d'Urfé, qu'il fit menin de Monseigneur.

Mademoiselle de Tonnerre n'était pas belle, mais bien faite, folle et malheureuse. M. de Rhodès, grand-maître des cérémonies, encore plus fou qu'elle dans ce temps-là, en devint amoureux, et fit des extravagances si publiques pour elle, qu'il la fit chasser de la cour. Madame de Richelieu, par un faux air d'austérité qui devenait à la mode depuis la dévotion du roi, l'emmena à Paris d'une manière peu convenable, et qui ne fut approuvée de personne, elle la mit dans un carrosse de suite, avec des femmes-de-chambre.

Mademoiselle de Rambures avait le style de la famille des Nogent, dont était madame sa mère. Vive, hardie, et tout l'esprit qu'il faut pour plaire aux hommes sans être belle, elle attaqua le roi et ne lui déplut pas, c'est-à-dire assez pour lui adresser la parole plutôt qu'à une autre. Elle en voulut ensuite à Monseigneur, et elle réussit dans ce dernier projet. Madame la dauphine s'en désespéra ; mais elle ne devait s'en prendre qu'à elle même et à ses façons d'agir.

Mademoiselle de Jarnac, laide et mal-saine, ne tiendra pas beaucoup de place dans mes souvenirs. Elle vécut peu et tristement; elle avait, disait-on, un beau teint pour éclairer sa laideur.

Madame de Lewesthein, depuis madame de Dangeau, entra fille d'honneur à la place de mademoiselle de Laval; et comme j'aurai souvent occasion de parler d'elle, il est bon de donner ici une légère idée de sa personne et de son caractère. On sait qu'elle est de la maison palatine. Un de ses ancêtres, pour n'avoir épousé qu'une simple demoiselle, perdit son rang, et sa postérité n'a plus été regardée comme des princes souverains. Mais MM. de Lewesthein ont toujours porté le nom et les armes de la maison palatine, et ont été depuis comte de l'Empire, alliés aux plus grandes maison de l'Allemagne.

M. le cardinal de Furstemberg, après une longue et dure prison qu'il

s'attira par son attachement à la France, vint s'y établir, et amena à la cour madame de Lewesthein, sa nièce, celle même dont je parle, dont la beauté, jointe à une taille de nymphe, qu'un ruban couleur de feu qu'elle portait comme les hommes portent le cordon bleu, parce qu'elle était chanoinesse; relevait encore; mais sa sagesse et sa vertu y causèrent une plus juste admiration.

Cependant cette haute naissance, cette figure charmante, et une vertu si rare, n'a trouvé que M. de Dangeau capable d'en connaître le prix. Il était veuf, et n'avait qu'une fille de son premier mariage; d'ailleurs, chevalier d'honneur de madame la dauphine (charge qu'il avait achetée de M. le

duc de Richelieu), menin de Monseigneur, et un bien considérable, lui donnaient tous les agrémens qu'on peut avoir à la cour. La signature de son contrat de mariage causa d'abord quelques désagrémens à madame sa femme. Madame la dauphine, surprise qu'elle s'appelât comme elle, voulut faire rayer son véritable nom; madame entra dans ses sentimens : mais on leur fit voir si clairement qu'elle était en droit de le porter, que ces princesses n'eurent plus rien à dire, et même madame a toujours rendu depuis à Madame de Dangeau ce qui était dû à sa naissance et à son mérite, et elle a eu pour elle toute l'amitié dont elle était capable.

Madame la dauphine était non-

seulement laide, mais si choquante, que Sanguin, envoyé par le roi en Bavière dans le temps qu'on traitait son mariage, ne put s'empêcher de dire au roi au retour : *Sire, sauvez le premier coup-d'œil.* Cependant, monseigneur l'aima, et n'aurait aimé qu'elle si sa mauvaise humeur et l'ennui qu'elle lui causa ne l'avaient forcé à chercher des consolations et des amusemens ailleurs.

Le roi, par une condescendance dont il se repentit, avait laissé auprès de madame la dauphine une femme-de-chambre allemande élevée avec elle, et à-peu-près de même âge. Cette fille, nommée Bessola, sans avoir rien de mauvais, fit beaucoup de mal à sa maîtresse et beaucoup de

peine au roi ; elle fut cause que madame la dauphine, par la liberté qu'elle eut de l'entretenir et de parler allemand avec elle, se dégoûta de toute autre conversation et ne s'accoutuma jamais à ce pays-ci. Peut-être que les bonnes qualités de cette princesse y contribuèrent. Ennemie de la médisance et de la moquerie, elle ne pouvait supporter ni comprendre la raillerie et la malignité du style de la cour, d'autant moins qu'elle n'en entendait pas les finesses. En effet, j'ai vu les étrangers, ceux même dont l'esprit paraissait le plus tourné aux manières françaises, quelquefois déconcertés par notre ironie continuelle ; et madame la dauphine de Savoie, que nous avons eue enfant,

n'a jamais pu s'y accoutumer. Elle disait assez souvent à madame de Maintenon, qu'elle appelait sa tante par un badinage plein d'amitié : *Ma tante, on se moque de tout ici.*

Enfin, les bonnes et les mauvaises qualités de madame la dauphine de Bavière, mais sur-tout son attachement pour Bessola, lui donnèrent un goût pour la retraite peu convenable aux premiers rangs. Le roi fit de vains efforts pour l'en retirer, il lui proposa de marier cette fille à un homme de qualité, afin qu'elle pût être comme les autres dames, manger avec elle quand l'occasion s'en présenterait, et la suivre dans ses carrosses ; mais madame la dauphine, par une délicatesse ridicule, répondit qu'elle n'y pouvait

consentir, parce que le cœur de Bessola serait partagé.

Cependant le roi, soutenu des conseils de madame de Maintenon, et porté par lui-même à n'être plus renfermé comme il l'avait été avec ses maîtresses, ne se rebuta pas; il crut, à force de bons traitemens, par le tour galant et noble dont il accompagnait ses bontés, ramener l'esprit de madame la dauphine à l'obliger à tenir une cour. Je me souviens d'avoir ouï raconter, et de l'avoir vu, qu'il allait quelquefois chez elle, suivi de ce qu'il y avait de plus rare en bijoux et en étoffes, dont elle prenait ce qu'elle voulait, et le reste composait plusieurs lots que les filles d'honneur et les dames qui se trouvaient pré-

sentes tiraient au sort; ou bien elles avaient l'honneur de les jouer avec elle, et même avec le roi. Pendant que le *hoca* fut à la mode, et avant que le roi, par sa sagesse, eût défendu un jeu aussi dangereux, il le tenait chez madame la dauphine; mais il payait, quand il perdait, autant de louis que les particuliers mettaient de petites pièces.

Des façons d'agir si aimables, et dont toute autre belle-fille aurait été enchantée, furent inutiles pour madame la dauphine, et elle y répondit si mal, que le roi, rebuté, la laissa dans la solitude où elle voulait être, et toute la cour l'abandonna avec lui.

Elle passait sa vie renfermée dans

de petits cabinets, derrière son appartement, sans vue et sans air; ce qui, joint à son humeur naturellement mélancolique, lui donna des vapeurs. Ces vapeurs, prises pour des maladies effectives, lui firent faire des remèdes violens, et enfin ces remèdes, beaucoup plus que ses maux, lui causèrent la mort, après nous avoir donné trois princes. Elle mourut persuadée que sa dernière couche y avait contribué, et elle dit en donnant sa bénédiction à M. le duc de Berri : *Ah! mon fils, que tes jours coûtent cher à ta mère!* Il est aisé de comprendre qu'un jeune prince, tel qu'était Monseigneur alors, avait dû s'ennuyer infiniment entre madame sa femme et sa favorite, et d'autant plus qu'elles se parlaient tou-

jours allemand, langue qu'il n'entendait pas, sans faire aucune attention à lui. Il résista cependant, par le goût qu'il avait pour madame la dauphine; mais, poussé à bout, il chercha à s'amuser chez madame la princesse de Conti, fille du roi et de madame de la Vallière. Il y trouva d'abord de la complaisance et du plaisir parmi la jeunesse qui l'environnait; ainsi il laissa madame la dauphine jouir paisiblement de la conversation de son Allemande. Elle s'en affligea quand elle vit le mal sans remède, et s'en prit mal-à-propos à madame la princesse de Conti. Son aigreur pour elle, et les plaintes qu'elle fit souvent à Monseigneur, ne produisirent que de mauvais effets. Si nos princes sont doux, ils

sont opiniâtres ; et s'ils échappent une fois, leur fuite est sans retour. Madame de Maintenon l'avait prévu, et en avait averti inutilement madame la dauphine.

Monseigneur, ainsi rebuté, ne se contenta pas d'aller, comme je l'ai dit, chez madame la princesse de Conti; il s'amusa aussi avec les filles d'honneur de madame la dauphine, et devint amoureux de mademoiselle de Rambures; mais le roi, instruit par sa propre expérience, et voulant prévenir les désordres que l'amour et l'exemple de Monseigneur causeraient infailliblement dans la chambre des filles, prit la résolution de la marier. Plusieurs partis se présentèrent dont elle ne voulut point; M. de Polignac

fut le seul avec lequel elle crut ne pas perdre sa liberté ; c'était le seul aussi que le roi ne voulait pas, à cause de madame la vicomtesse de Polignac sa mère, qu'il avait trouvée mêlée dans les affaires de madame la comtesse de Soissons, et qu'il avait exilée dans le même temps. Le refus du roi ne rebuta pas mademoiselle de Rambures ; elle l'assura qu'elle savait mieux que lui ce qu'il lui fallait, et qu'en un mot M. de Polignac lui convenait. Le roi, piqué, répondit qu'elle était la maîtresse de se marier à qui elle voudrait, mais qu'elle ne devait pas compter, en épousant malgré lui M. de Polignac, de vivre à la cour. Elle tint bon, se maria, et vint à Paris. Je laisse à juger si M. de

Polignac a justifié le discernement de sa première femme.

Il est, je crois, à propos de parler présentement de madame la princesse de Conti, fille du roi; de cette princesse belle comme madame de Fontanges, agréable comme madame sa mère, avec la taille et l'air du roi son père, et auprès de laquelle les plus belles et les mieux faites n'étaient pas regardées. Il ne faut pas s'étonner que le bruit de sa beauté se soit répandu jusqu'au Mogol, où son portrait fut porté. Cependant, le plus grand éclat de madame la princesse de Conti n'a duré que jusqu'à sa petite vérole, qu'elle eut à dix-sept ou dix-huit ans. Elle lui prit à Fontainebleau, et elle la donna à M. son mari, qui

en mourut dans le temps qu'on le croyait hors d'affaires, et qu'il le croyait si bien lui-même, qu'il expira en badinant avec madame sa femme et ses amis.

On ne peut nier que la coquetterie de madame la princesse de Conti ne fût extrême, son esprit médiocre, et son humeur capable de gâter d'excellentes qualités qui sont réellement en elle. Elle est bonne amie, généreuse, et a rendu de grands services aux personnes pour lesquelles elle a eu de la bonté; mais plusieurs se sont cru dispensées d'en conserver de la reconnaissance, par cette humeur qui les leur faisait trop acheter; il faut excepter de ce nombre les princesses de Lorraine, mademoiselle de Lille-

bonne, et mademoiselle de Commerci, et j'ai vu de près la fidélité de leur attachement, et la persévérance inébranlable de leur reconnaissance.

Je ne sais si l'humeur de madame la princesse de Conti contribuait à révolter les conquêtes que sa beauté lui faisait faire, ou par quelle fatalité elle eut aussi peu d'amans fidèles que d'amis reconnaissans ; mais il est certain qu'elle n'en conserva pas, et ce qui se passa entre elle et mademoiselle Chouin est aussi humiliant que singulier.

Mademoiselle Chouin était une fille à elle, d'une laideur à se faire remarquer, d'un esprit propre à briller dans une antichambre, et capable seulement de faire le récit des choses

qu'elle avait vues ; c'est par ces récits qu'elle plut à sa maîtresse, et ce qui lui en attira la confiance. Cependant, cette même mademoiselle Chouin enleva à la plus belle princesse du monde le cœur de M. de Clermont-Chate, en ce temps-là officier des gardes.

Il est vrai qu'ils pensaient à s'épouser, et sans doute qu'ils avaient compté, par la suite des temps, non-seulement d'y faire consentir madame la princesse de Conti, mais d'obtenir, par elle et par Monseigneur, des graces de la cour dont ils auraient eu grand besoin. L'imprudence d'un courier, pendant une campagne, déconcerta leurs projets et découvrit à madame la princesse de Conti, de la plus cruelle manière, qu'elle était

trompée par son amant et par sa favorite. Le courier de M. de Luxembourg remit à M. de Barbesieux toutes les lettres qu'il avait. Ce ministre se chargeait de les faire rendre, mais il porta le paquet au roi. On peut aisément juger de l'effet qu'il produisit, et de la douleur de madame la princesse de Conti. Mademoiselle Chouin fut chassée, M. de Clermont exilé, et on lui ôta son bâton d'exempt.

Nous retrouverons ailleurs mademoiselle Chouin, et on la verra jouer par la suite un meilleur et plus grand rôle.

Madame la princesse de Conti donna l'exemple aux trois autres filles naturelles du roi d'épouser des princes du sang. Madame de Montespan, per-

suadée que le mariage de la fille de madame de la Vallière serait le modèle et le premier degré de l'élévation de ses propres enfans, contribua à celui-ci de tous ses soins. Le grand Condé, de son côté, ce héros incomparable, regarda cette alliance comme un avantage considérable pour sa maison; il crut effacer par là l'impression que le souvenir du passé aurait laissé de désavantageux contre lui dans l'esprit du roi. M. le prince, son fils, encore plus attaché à la cour, n'oublia rien pour témoigner sa joie, et il marqua dans cette occasion, comme dans toutes les autres de sa vie, le zèle et la bassesse d'un courtisan qui voudrait faire fortune. J'oserai même assurer, et par ce que j'ai

vu et par ce que j'ai appris de gens bien informés, que le roi n'aurait jamais pensé à élever si haut ses bâtards sans les empressemens que ces deux princes de Condé avaient témoignés pour s'unir à lui par ces sortes de mariages.

MM. les princes de Conti avaient été élevés avec M. le dauphin, et dans les premières années de leur vie, par une mère d'une vertu exemplaire : ils avaient tous deux de l'esprit et étaient fort instruits ; mais le gendre du roi, à gauche dans toutes ses actions, n'était goûté de personne, par l'envie qu'il eut toujours de paraître ce qu'il n'était pas. Le second, avec toutes les connaissances et l'esprit qu'on peut avoir, n'en montrait

qu'autant qu'il convenait à ceux à qui il parlait. Simple et naturel, profond et solide, frivole même quand il fallait le paraître, il plaisait à tout le monde, et comme il passait pour être un peu vicieux, on disait de lui ce qu'on a dit de César. *

M. le prince de Conti l'aîné, pour faire l'homme dégagé et montrer qu'il n'avait pas la faiblesse d'être jaloux, amenait chez madame sa femme les jeunes gens de la cour les plus éveillés et les mieux faits. Cette conduite, comme on le peut croire, fournit une ample matière à des histoires dont je ne parlerai que quand l'occasion s'en présentera, et lorsque

* Qu'il était le mari de toutes les femmes, et la femme de tous les maris.

je les croirai propres à éclaircir les faits que j'aurai à raconter.

Je vais présentement parler de la mort de la reine Marie-Thérèse d'Autriche. Elle mourut en peu de jours d'une maladie qu'on ne crut pas d'abord considérable, mais une saignée faite mal-à-propos fit rentrer l'humeur d'un clou dont à peine s'était-on aperçu. Cette princesse perdit la vie dans le temps que les années et la piété du roi la lui rendaient heureuse. Il avait pour elle des attentions auxquelles elle n'était pas accoutumée, il la voyait plus souvent, et cherchait à l'amuser; et comme elle attribuait cet heureux changement à madame de Maintenon, elle l'aima, et lui donna toutes les marques de con-

sidération qu'elle pouvait imaginer. Je me souviens même qu'elle me faisait l'honneur de me caresser toutes les fois que j'avais celui de paraître devant elle. Mais cette pauvre princesse avait tant de crainte du roi, et une si grande timidité naturelle, qu'elle n'osait lui parler, ni s'exposer au tête-à-tête avec lui.

J'ai ouï dire à madame de Maintenon qu'un jour le roi ayant envoyé chercher la reine, pour ne pas paraître seule en sa présence, elle voulut qu'elle la suivît. Mais elle ne fit que la conduire jusqu'à la porte de la chambre, où elle prit la liberté de la pousser pour la faire entrer, et remarqua un si grand tremblement dans toute sa personne, que

ses mains même tremblaient de timidité.

C'était un effet de la passion vive qu'elle avait toujours eue pour le roi son mari, et que les maîtresses avaient rendue si long-temps malheureuse. Il fallait aussi que le confesseur de cette princesse n'eût point d'esprit et ne fût qu'un cagot, ignorant des véritables devoirs de chaque état. J'en juge par une lettre de madame de Maintenon à l'abbé Gobelin, où elle lui dit : « Je suis ravie que tout le » monde loue ce que fait le roi. Si la » reine avait un directeur comme vous, » il n'y aurait point de bien qu'on ne » dût attendre de l'union de la famille » royale ; mais on eut toutes les peines » du monde sur la *media-noche* à per-

» suader son confesseur, qui la conduit
» par un chemin plus propre, selon
» moi, à une carmélite qu'à une reine. »
Enfin, soit par la faute du confesseur, soit par la timidité de la reine, ou par la violence, comme je l'ai dit, d'une passion si long-temps malheureuse, il faut avouer qu'elle n'avait rien en elle de ce qui pouvait la faire aimer; et qu'au contraire le roi avait en lui toutes les qualités les plus propres à plaire, sans être capable de beaucoup aimer. Presque toutes les femmes lui avaient plu, excepté la sienne, dont il exerça la vertu par ses galanteries; car d'ailleurs le roi n'a jamais manqué à la considération qu'il devait à la reine, et a toujours eu pour elle des égards qui l'auraient rendue heu-

reuse si quelque chose avait pu la dédommager de la perte d'un cœur qu'elle croyait lui être dû.

Entre toutes les maîtresses du roi, madame de Montespan est celle qui fit le plus de peine à la reine, tant par la durée de cette passion et le peu de ménagement qu'elle eut pour elle, que par les anciennes bontés de cette princesse. Madame de Montespan avait été dame du palais par le crédit de Monsieur, et elle fut quelque temps à la cour sans que le roi fît attention ni à sa beauté ni aux agrémens de son esprit; sa faveur se bornait à la reine, qu'elle divertissait à son coucher pendant qu'elle attendait le roi; car il est bon de remarquer que la reine ne se couchait jamais, à quelque

heure que ce fût, qu'il ne fût rentré chez elle ; et, malgré toutes ses galanteries, le roi n'a jamais découché d'avec la reine.

Elle aimait alors madame de Montespan, parce qu'elle la regardait comme une honnête femme, attachée à ses devoirs et à son mari ; ainsi sa surprise fut égale à sa douleur quand elle la trouva dans la suite si différente de l'idée qu'elle en avait eue. Le chagrin de la reine ne fut pas adouci par la conduite et les procédés de madame de Monstespan, d'autant plus que ceux de M. de Montespan obligèrent le roi, pour retenir sa maîtresse à la cour, et pour lui donner des distinctions sans qu'elle les partageât avec lui, de la faire sur-

intendante de la maison de la reine.

Je sais peu le détail de ce qui se passa alors au sujet de M. de Montespan; tout ce que j'en puis dire, c'est qu'on le regardait comme un mal-honnête homme et un fou. Il n'avait tenu qu'à lui d'emmener sa femme; et le roi, quelque amoureux qu'il fût, aurait été incapable, dans les commencemens, d'employer son autorité contre celle d'un mari; mais M. de Montespan, bien loin d'user de la sienne, ne songea d'abord qu'à profiter de l'occasion pour son intérêt et sa fortune; et ce qu'il fit ensuite ne fut que par dépit de ce qu'on ne lui accordait pas ce qu'il voulait.

Le roi se piqua à son tour, et pour empêcher madame de Montespan

d'être exposée à ses caprices, il la fit surintendante de la maison de la reine, laissant faire en province à ce misérable Gascon toutes ses extravagances.

J'ai trouvé, dans les lettres de madame de Maintenon à l'abbé Gobelin, qu'il y avait eu une séparation en forme au Châtelet de Paris entre M. et madame de Montespan. Madame de Maintenon en parle par rapport à la sûreté d'une fondation que madame de Montespan voulait faire aux hospitalières. On voit encore par là qu'elle a, dans tous les temps, été occupée de bonnes œuvres.

La mort de la reine ne donna à la cour qu'un spectacle touchant. Le roi fut plus attendri qu'affligé; mais com-

me l'attendrissement produit d'abord les mêmes effets, et que tout paraît considérable, la cour fut en peine de sa douleur. Celle de madame de Maintenon, que je voyais de près, me parut sincère, et fondée sur l'estime et la reconnaissance. Je ne dirai pas la même chose des larmes de madame de Montespan, que je me souviens d'avoir vu entrer chez madame de Maintenon, sans que je puisse dire pourquoi ni comment; tout ce que je sais, c'est qu'elle pleurait beaucoup, et qu'il paraissait un trouble dans soutes ses actions, fondé sur celui de son esprit, et peut-être sur la crainte de retomber entre les mains de M. son mari.

La reine expirée, madame de Main-

tenon voulut revenir chez elle, mais M. de la Rochefoucault la prit par le bras et la poussa chez le roi, en lui disant, *Ce n'est pas le moment de quitter le roi, il a besoin de vous.* Ce mouvement ne pouvait être dans M. de la Rochefoucault qu'un effet de son zèle et de son attachement pour son maître, où l'intérêt de madame de Maintenon n'avait assurément point de part; elle ne fut qu'un moment avec le roi, et revint aussitôt dans son appartement, conduite par M. de Louvois, qui l'exhortait d'aller chez madame la dauphine pour l'empêcher de suivre le roi à Saint-Cloud, et lui persuader de garder le lit, parce qu'elle était grosse et qu'elle avait été saignée. *Le roi n'a pas be-*

soin, disait M. de Louvois, *de toutes ces démonstrations d'amitié, et l'état a besoin d'un prince.*

Le roi alla à Saint-Cloud, où il demeura depuis le vendredi que la reine mourut jusqu'au lundi, qu'il en partit pour Fontainebleau, et le temps où madame la dauphine était obligée de garder le lit pour sa grossesse se trouvant expiré, elle alla joindre le roi, et fit le voyage avec lui. Madame de Maintenon la suivait, et parut aux yeux du roi dans un si grand deuil, avec un air si affligé, que lui, dont la douleur était passée, ne put s'empêcher de lui en faire quelques plaisanteries ; à quoi je ne jurerais pas qu'elle ne répondit en elle-même comme le

maréchal de Grammont à madame Hérault *.

Pendant le voyage de Fontainebleau dont je parle, la faveur de madame de Maintenon parvint au plus haut degré. Elle changea le plan de sa vie, et je crois qu'elle eût pour principale règle de faire le contraire de ce qu'elle avait vu chez madame de Montespan.

* Madame Hérault avait soin de la Ménagerie, et dans son espèce était bien à la cour. Elle perdit son mari, et le maréchal de Grammont, bon courtisan, prit un air triste pour lui témoigner la part qu'il prenait à sa douleur. Comme elle répondit à son compliment : *Hélas! le pauvre homme a bien fait de mourir*, le maréchal répliqua : *Le prenez-vous par là, madame Hérault? ma foi, je ne m'en soucie guère.* Cette réponse a passé depuis en proverbe à la cour.

Mesdames de Chevreuse et de Beauvilliers, avec lesquelles elle se lia d'une étroite amitié, avaient le mérite auprès d'elle de n'avoir jamais fait leur cour à madame de Montespan, malgré l'alliance que M. Colbert leur père avait faite de sa troisième fille avec le duc de Mortemar, son neveu. Ce mariage coûta au roi quatorze cents mille francs : huit cents mille francs pour payer les dettes de la maison de Mortemar, et six cents pour la dot de mademoiselle de Colbert ; cependant, ni cette alliance, ni le goût que ces dames avaient naturellement pour la cour, ne purent les déterminer à faire la leur à madame de Montespan. Elle crurent que madame de Maintenon leur ouvrait une

porte honnête pour se rapprocher du roi, et elles en profitèrent avec une joie d'autant plus grande, qu'elles s'en voyaient plus éloignées par la mort de la reine, dont elles étaient dames du palais. Cette liaison devint intime en peu de temps, et dura jusqu'à la disgrace de M. de Cambrai. Mais je réserve à parler ailleurs et de cette disgrace et de la faveur de M. de Cambrai, auquel ces dames furent si attachées.

Si mesdames de Chevreuse et de Beauvilliers recherchèrent l'amitié de madame de Maintenon, elle ne fut pas fâchée de son côté de faire voir au roi, par leur empressement, la différence que des personnes de mérite mettaient entre madame de Montespan et elle.

A ces dames se joignirent madame de Montchevreuil, madame la princesse d'Harcourt, et madame la comtesse de Grammont. M. de Brancas, chevalier d'honneur de la reine, fameux par ses distractions, et ami intime de madame de Maintenon, était le père de madame la princesse d'Harcourt, que madame de Maintenon avait mariée, et à laquelle elle s'est toujours intéressée, par ces raisons nécessaires à dire pour la justifier d'une amitié qu'on lui a toujours reprochée; à quoi il faut ajouter que madame de Maintenon n'a jamais su les histoires qu'on en a faites, et qu'elle n'a vu dans madame la princesse d'Harcourt que ses malheurs domestiques et sa piété apparente.

Madame la comtesse de Grammont avait pour elle le goût et l'habitude du roi; car madame de Maintenon la trouvait plus agréable qu'aimable. Il faut avouer aussi qu'elle était souvent Anglaise insupportable, quelquefois flatteuse, dénigrante, hautaine et rampante. Enfin, malgré les apparences, il n'y avait de stable en elle que sa mine, que rien ne pouvait abaisser, quoiqu'elle se piquât de fermeté dans ses sentimens, et de constance dans ses amitiés. Il est vrai aussi qu'elle faisait toujours paraître beaucoup d'esprit dans les différentes formes que son humeur et ses desseins lui faisaient prendre. Madame de Maintenon joignit à l'envie de plaire au roi en attirant chez elle madame la com-

tesse de Grammont, le motif de la soutenir dans la piété, et d'aider autant qu'il lui était possible une conversion fondée sur celle de Ducharmel. C'était un gentilhomme lorrain, connu à la cour par le gros jeu qu'il jouait. Il était riche naturellement, et heureux; aussi il faisait beaucoup de dépense, et était à la mode à la cour; mais il la quitta brusquement, et se retira à l'Institution, sur une vision qu'il crut avoir eue; et la même grace, par un contre-coup heureux, toucha aussi madame la comtesse de Grammont. Peut-être que l'inégalité qu'elle a fait paraître dans sa conduite, et dont j'ai été témoin, était fondée sur le combat qui se passait continuellement en elle entre sa raison et ses inclinations: car

il faut avouer qu'elle n'avait rien qui tendît à la piété.

Je crois qu'il n'est pas hors de propos de parler ici de madame d'Hudicourt, quoiqu'elle ne fût pas encore revenue à la cour dans ce temps dont je parle; elle revint peu après; et comme elle est une des plus singulières personnes que j'y ai vues, et qu'une infinité de circonstances la rappelleront souvent à ma mémoire, il est bon de la faire connaître.

Madame d'Hudicourt était cette même demoiselle de Pons, parente du maréchal d'Albret, et dont la chronique scandaleuse prétend qu'il avait été amoureux; amie de madame de Maintenon et de madame de Montespan jusqu'à sa disgrace. Il est cer-

tain que sa fortune ne répondait pas à sa naissance, et qu'elle n'aurait pu venir en ce pays-ci sans le maréchal d'Albret, ni avec bienséance sans madame sa femme, à laquelle il était aisé d'en faire accroire. Elle parut donc à la cour avec elle, et elle ne put y paraître sans que sa beauté et ses agrémens y fissent du bruit. Le roi ne la vit pas avec indifférence, et balança même quelque-temps entre madame de la Vallière et elle. Mais les amies de madame la maréchale d'Albret, poussées peut-être par le maréchal, lui représentèrent qu'il ne fallait pas laisser plus long-temps cette jeune personne à la cour, où elle était sur le point de se perdre à ses yeux, et qu'elle en partagerait la honte, puisque c'était

elle qui l'y avait amenée. Sur ces remontrances, la maréchale la ramena brusquement à Paris, sur le prétexte d'une maladie supposée du maréchal d'Albret.

Madame d'Hudicourt n'était pas mauvaise à entendre sur cette circonstance de sa vie, sur-tout quand elle en parlait au roi même; scène dont j'ai quelquefois été témoin. Elle ne lui cachait pas combien sa douleur fut grande, quand elle trouva le maréchal d'Albret en bonne santé, et qu'elle reconnut le sujet pour lequel on avait supposé cette maladie. Ce fut en vain qu'elle retourna, après le voyage de Fontainebleau, à la cour, la place était prise par madame de la Vallière.

Madame d'Hudicourt, vieille fille sans bien quoiqu'avec une grande naissance, se trouva heureuse d'épouser le marquis d'Hudicourt, et madame de Maintenon, son amie, y contribua de tous ses soins. Amie aussi de madame de Montespan, elle vécut avec elle à la cour jusqu'à sa disgrace, dont je ne puis raconter les circonstances, parce que je ne les sais que confusément : je sais seulement qu'elle roulait sur des lettres de galanterie écrites à M. de Béthune, ambassadeur en Pologne, homme aimable et de bonne compagnie; car quoique je ne l'aie jamais vu, je m'imagine le connaître parfaitement à force d'en avoir entendu parler à ses amis, lesquels se sont presque tous trouvés des miens.

Sans doute qu'il y avait plus que de la galanterie dans les lettres de madame d'Hudicourt à M. de Béthune, et il n'y a pas d'apparence que le roi et madame de Montespan eussent été si sévères sur la découverte d'une intrigue où il n'y aurait eu que de l'amour. Selon toutes les apparences, madame d'Hudicourt rendait compte de ce qui se passait de plus particulier à la cour. Je sais encore que madame de Maintenon dit au roi que, pour cesser de voir et abandonner son amie, il fallait qu'on lui fît voir ses torts d'une manière convaincante. On lui montra ces lettres dont je parle, et elle cessa alors de la voir. Madame d'Hudicourt partit après pour s'en aller à Hudicourt, où elle a demeuré plu-

sieurs années, et où le chagrin la rendit si malade, qu'elle fut plusieurs fois à l'extrémité : et une chose bien particulière qui lui arriva dans une de ses maladies, c'est qu'elle se démit le pied dans son lit, et comme on ne s'en aperçut pas, elle demeura boiteuse, et cette femme si droite et si délibérée ne pouvait plus marcher quand elle revint à la cour.

Je ne l'ai vue qu'à son retour, si changée qu'on ne pouvait pas imaginer qu'elle eût été belle. Elle y fut quelque temps sans voir madame de Maintenon, mais elle m'envoyait assez souvent chez elle, parce que j'avais l'honneur d'être sa parente; elle me témoignait mille amitiés.

Insensiblement tout s'efface : le roi

rendit à madame de Maintenon la parole qu'elle lui avait donnée de ne jamais voir madame d'Hudicourt, et elle la vit à la fin avec autant d'intimité que si elles n'avaient jamais été séparées. Pour moi, je trouvais madame de Maintenon heureuse d'être en commerce avec une personne d'aussi bonne compagnie, naturelle, d'une imagination si vive et si singulière, qu'elle trouvait toujours moyen d'amuser et de plaire : cependant en divertissant madame de Maintenon, elle ne s'attirait pas son estime, puisque je lui ai ai souvent entendu dire : *Je ris des choses que dit madame d'Hudicourt, il m'est impossible de résister à ses plaisanteries, mais je ne me souviens pas de lui avoir jamais rien en-*

tendu dire que je voulusse avoir dit.

Je n'ai rien à ajouter à ce que j'ai déja dit de madame de Montchevreuil, si ce n'est qu'elle fut la confidente des choses particulières qui se passèrent après la mort de la reine, et qu'elle seule en eut le secret.

Pendant le voyage de Fontainebleau qui suivit la mort de la reine, je vis tant d'agitation dans l'esprit de madame de Maintenon, que j'ai jugé depuis, en la rappelant à ma mémoire, qu'elle était causée par une incertitude violente de son état, de ses pensées, de ses craintes et de ses espérances; en un mot, son cœur n'était pas libre, et son esprit fort agité. Pour cacher ces divers mouvemens, et pour justifier les larmes que son domes-

tique et moi lui voyions quelquefois répandre, elle se plaignait de vapeurs, et elle allait, disait-elle, chercher à respirer dans la forêt de Fontainebleau avec la seule madame de Montchevreuil; elle y allait même quelquefois à des heures indues. Enfin les vapeurs passèrent, le calme succéda à l'agitation, et ce fut à la fin de ce même voyage.

Je me garderai bien de pénétrer un mystère respectable pour moi par tant de raisons, je nommerai seulement ceux qui vraisemblablement ont été dans le secret : ce sont M. de Harlay, en ce temps-là archevêque de Paris, M. et madame de Montchevreuil, Bontems, et une femme-de-chambre de madame de Maintenon, fille aussi

capable que qui que ce soit de garder un secret, et dont les sentimens étaient fort au-dessus de son état.

J'ai vu, depuis la mort de madame de Maintenon, des lettres d'elle, gardées à Saint-Cyr, qu'elle écrivait à ce même abbé Gobelin que j'ai déja cité. Dans les premières, on voit une femme dégoûtée de la cour, et qui ne cherche qu'une occasion honnête de la quitter : dans les autres, qui sont écrites après la mort de la reine, cette même femme ne délibère plus; le devoir est pour elle marqué et indispensable d'y demeurer, et dans ces temps différens la piété est toujours la même.

C'est dans ce même temps que madame de Maintenon s'amusa à former

insensiblement et par degrés la maison royale de Saint-Louis ; mais il est bon, je crois, d'en raconter l'histoire en détail.

Madame de Maintenon avait un goût et un talent particulier pour l'éducation de la jeunesse ; l'élévation de ses sentimens et la pauvreté où elle s'était vue réduite lui inspiraient surtout une grande pitié pour la pauvre noblesse, en sorte qu'entre tous les biens qu'elle a pu faire dans sa faveur, elle a préféré les gentilshommes aux autres, et je l'ai vue toujours choquée de ce qu'excepté de certains grands noms, on confondait trop à la cour la noblesse avec la bourgeoisie.

Elle connut à Montchevreuil une ursuline dont le couvent avait été

ruiné, et qui, peut-être, n'en avait pas été fâchée; car je crois que cette fille n'avait pas une grande vocation. Quoi qu'il en soit, elle fit tant de pitié à madame de Maintenon, qu'elle s'en souvint dans sa fortune, et loua pour elle une maison. On lui donna des pensionnaires, dont le nombre augmenta à proportion de ses revenus; trois autres religieuses se joignirent à madame de Brinon (car c'est le nom de cette fille dont je parle), et cette communauté s'établit d'abord à Montmorency, ensuite à Ruel; mais le roi ayant quitté S.-Germain pour Versailles, et agrandi son parc, plusieurs maisons s'y trouvèrent renfermées, entre lesquelles était Noisy-le-Sec. Madame de Maintenon le demanda au

roi, pour y mettre madame de Brinon avec sa communauté. C'est là qu'elle eut la pensée de l'établissement de Saint-Cyr. Elle la communiqua au roi, et bien loin de trouver en lui de la contradiction, il s'y porta avec une ardeur digne de la grandeur de son ame. Cet édifice, superbe par l'étendue des bâtimens, fut élevé en moins d'une année, et en état de recevoir deux cents cinquante demoiselles, trente-six dames pour les gouverner, et tout ce qu'il faut pour servir une communauté aussi nombreuse. Si je dis des dames et non religieuses en parlant de celles qui devaient être à la tête de cette maison, c'est que la première idée avait été d'en faire des espèces de chanoinesses qui n'auraient

pas fait de vœux solemnels ; mais comme on y trouva des inconvéniens, il fut résolu, quelque temps après la translation de Noisy à Saint-Cyr, d'en faire de véritables religieuses. On leur donna des constitutions, et l'on fit un mélange de l'ordre des Ursulines avec celui des Filles de Sainte-Marie.

On sait que pour entrer à Saint-Cyr il faut faire également preuve de noblesse et de pauvreté, et s'il s'y glisse quelquefois des abus dans un de ces points, ce n'est ni la faute des fondateurs, ni celle des dames religieuses de cette maison. Le généalogiste du roi fait les preuves de la noblesse, l'évêque et l'intendant de la province certifient la pauvreté. Si donc ils se laissent tromper, ou qu'ils le

veuillent bien être, c'est que tout est corruptible, et que la prévoyance humaine ne peut empêcher les abus qui se glisseront toujours dans les établissemens les plus solides et les plus parfaits.

Les louanges qu'on donnerait à celui-ci seraient faibles et inutiles ; il parlera, autant qu'il durera, infiniment mieux à l'avantage de ses fondateurs qu'on ne pourrait faire par tous les éloges, et il fera toujours desirer que les rois successeurs de Louis XIV soient non-seulement dans la volonté de maintenir un établissement si nécessaire à la noblesse, mais de le multiplier s'il est possible, quand une longue et heureuse paix le leur permettra.

Quel avantage n'est-ce point pour une famille aussi pauvre que noble, et pour un vieil militaire criblé de coups, après s'être ruiné dans le service, de voir revenir chez lui une fille bien élevée sans qu'il lui en ait rien coûté pendant treize années qu'elle a pu demeurer à Saint-Cyr, apportant même encore un millier d'écus qui contribuent à la marier ou à la faire vivre en province? Mais ce n'est là que le moindre objet de cet établissement: celui de l'éducation que cette demoiselle a reçue et qu'elle répand ensuite dans une famille nombreuse, est vraiment digne des vues, des sentimens et de l'esprit de madame de Maintenon.

Madame de Brinon présida, dans les

commencemens de cet établissement, à tous les réglemens qui furent faits, et l'on croyait qu'elle était nécessaire pour les maintenir ; mais comme elle en était encore plus persuadée que les autres, elle se laissa si fort emporter par son caractère naturellement impérieux que madame de Maintenon se repentit de s'être donné à elle-même une supérieure aussi hautaine : elle renvoya donc cette fille dans le temps qu'on la croyait au comble de la faveur ; car les gens de la cour, qui la regardaient comme une seconde favorite, la ménageaient, lui écrivaient, et la venaient quelquefois voir ; chose qui ne plut pas encore à madame de Maintenon. Enfin, pendant un voyage de Fon-

tainebleau, elle eut ordre de sortir de S.-Cyr, et d'aller dans tel autre lieu qu'il lui conviendrait, avec une pension honnête.

De tous les gens qui la connaissaient, qui lui faisaient la cour auparavant, et à qui elle avait fait plaisir, il ne se trouva que madame la duchesse de Brunswick qui la voulut bien recevoir. Elle la garda chez elle jusqu'à ce qu'elle eût écrit à madame sa tante, princesse palatine, en ce temps-là abbesse de Montbuisson, qui voulut bien la recevoir. Madame la duchesse de Brunswick lui fit l'honneur de l'y mener elle-même, et elle fut non-seulement bien reçue, mais bien traitée jusqu'au dernier moment de sa vie.

Madame de Maintenon qui a tou-

jours estimé et respecté madame la duchesse de Brunswick par tant d'autres endroits, lui sut le meilleur gré du monde de son procédé en cette occasion.

Madame Brinon aimait les vers et la comédie, et au défaut des pièces de Corneille et de Racine, qu'elle n'osait faire jouer, elle en composait de détestables à la vérité, mais c'est cependant à elle et à son goût pour le théâtre qu'on doit les deux belles pièces que Racine a faites pour Saint-Cyr. Madame de Brinon avait de l'esprit, et une facilité incroyable d'écrire et de parler, car elle faisait aussi des espèces de sermons fort éloquens; et tous les dimanches, après la messe, elle expliquait l'évangile

comme aurait pu faire M. le Tourneur.

Mais je reviens à l'origine de la tragédie dans Saint-Cyr. Madame de Maintenon voulut voir une des pièces de madame de Brinon ; elle la trouva telle qu'elle était, c'est-à-dire si mauvaise, qu'elle la pria de n'en plus faire jouer de semblables, et de prendre plutôt quelques belles pièces de Corneille ou de Racine, choisissant seulement celles où il y aurait le moins d'amour. Ces petites filles représentèrent après *Cinna* assez passablement, pour des enfans qui n'avaient été formées au théâtre que par une vieille religieuse : elles jouèrent ensuite *Andromaque ;* et, soit que les actrices en fussent mieux choisies,

ou qu'elles commençassent à prendre des airs de la cour, dont elles ne laissaient pas de voir de temps en temps ce qu'il y avait de meilleur, cette pièce ne fut que trop bien représentée au gré de madame de Maintenon, et elle lui fit appréhender que cet amusement ne leur insinuât des sentimens opposés à ceux qu'elle voulait leur inspirer. Cependant, comme elle était persuadée que ces sortes d'amusemens sont bons à la jeunesse, qu'ils donnent de la grace, apprennent à mieux prononcer, et cultivent la mémoire (car elle n'oubliait rien de tout ce qui pouvait contribuer à l'éducation de ces demoiselles, dont elle se croyait avec raison particulièrement chargée), elle écrivit à M. Ra-

cine après la représentation d'*Andromaque* : « *Nos petites filles* viennent de » jouer *Andromaque*, et l'ont si bien » jouée qu'elle ne la joueront de leur » vie, ni aucune autre de vos pièces. » Elle le pria dans cette même lettre de lui faire, dans ses momens de loisir, quelque espèce de poëme moral ou historique, dont l'amour fût entièrement banni, et dans lequel il ne crût pas que sa réputation fût intéressée, puisqu'il demeurerait enseveli dans Saint-Cyr, ajoutant qu'il ne lui importait que cet ouvrage fût contre les règles, pourvu qu'il contribuât aux vues qu'elle avait de divertir les demoiselles de Saint-Cyr en les instruisant.

Cette lettre jeta Racine dans une

grande agitation : il voulait plaire à madame de Maintenon ; le refus était impossible à un courtisan, et la commission délicate pour un homme qui comme lui avait une grande réputation à soutenir, et qui, s'il avait renoncé à travailler pour les comédiens, ne voulait pas du moins détruire l'opinion que ses ouvrages avaient donnée de lui. Despréaux, qu'il alla consulter, décida brusquement pour la négative ; ce n'était pas le compte de Racine. Enfin, après un peu de réflexion, il trouva dans le sujet d'Esther tout ce qu'il fallait pour plaire à la cour. Despréaux lui-même en fut enchanté, et l'exhorta à travailler, avec autant de zèle qu'il en avait eu pour l'en détourner. Racine ne fut

pas long-temps sans porter à madame de Maintenon, non-seulement le plan de sa pièce, car il avait accoutumé de les faire en prose, scène par scène, avant d'en faire les vers, mais il porta même le premier acte tout fait. Madame de Maintenon en fut charmée, et sa modestie ne put l'empêcher de trouver dans le caractère d'Esther et dans quelques circonstances de ce sujet, des choses flatteuses pour elle. La Vasthy avait ses applications *, Aman des traits de ressemblance; et, indépendamment de ces idées, l'his-

* Madame de Maintenon, dans une de ses lettres, dit, en parlant de madame de Montespan,

. . . . Après la fameuse disgrace
De l'altière Vasthi, dont je remplis la place.

toire d'Esther convenait parfaitement à Saint-Cyr. Les chœurs, que Racine, à l'imitation des Grecs, avait toujours en vue de remettre sur la scène, se trouvaient placés naturellement dans Esther, et il était ravi d'avoir eu cette occasion de les faire connaître et d'en donner le goût. Enfin je crois que si l'on fait attention aux lieux, aux temps, et aux circonstances, on trouvera que Racine n'a pas moins marqué d'esprit dans cette occasion que dans d'autres ouvrages plus beaux en eux-mêmes.

Esther fut représentée un an après la résolution que madame de Maintenon avait prise de ne plus laisser jouer de pièces profanes à Saint-Cyr. Elle eut un si grand succès, que le

souvenir n'en est pas encore effacé. Jusque-là il n'avait point été question de moi, et on n'imaginait pas que je dusse y représenter un rôle; mais me trouvant présente aux récits que M. Racine venait faire chez madame de Maintenon de chaque scène à mesure qu'il les composait, j'en retenais des vers, et comme j'en récitai un jour à M. Racine, il en fut si content qu'il demanda en grace à madame de Maintenon de m'ordonner de faire un personnage, ce qu'elle fit; mais je n'en voulus point de ceux qu'on avait déja destinés, ce qui l'obligea de faire pour moi le prologue de la pièce. Cependant ayant appris, à force de les entendre, tous les rôles, je les jouais successivement, à mesure

qu'une des actrices se trouvait incommodée, car on représenta *Esther* tout l'hiver; et cette pièce, qui devait être renfermée dans Saint-Cyr, fut vue plusieurs fois du roi et de toute sa cour, toujours avec le même applaudissement.

Ce grand succès mit Racine en goût; il voulut composer une autre pièce, et le sujet d'Athalie, c'est-à-dire, la mort de cette reine et la reconnaissance de Joas, lui parut le plus beau de tous ceux qu'il pouvait tirer de l'écriture sainte. Il y travailla sans perdre de temps, et l'hiver d'après, cette nouvelle pièce se trouva en état d'être représentée. Mais madame de Maintenon reçut de tous côtés tant d'avis et tant de représentations de

dévots, qui agissaient en cela de bonne foi, et de la part des poëtes jaloux de la gloire de Racine, qui, non contens de faire parler les gens de bien, écrivirent plusieurs lettres anonymes, qu'ils empêchèrent enfin *Athalie* d'être représentée sur le théâtre. On disait à madame de Maintenon qu'il était honteux à elle d'exposer sur le théâtre des demoiselles rassemblées de toutes les parties du royaume pour recevoir une éducation chrétienne, et que c'était mal répondre à l'idée que l'établissement de S.-Cyr avait fait concevoir. J'avais part aussi à ces discours, et on trouvait encore qu'il était fort indécent à elle de me faire voir sur un théâtre à toute la cour. Le lieu, le sujet des pièces, et la manière dont

les spectateurs s'étaient introduits dans Saint-Cyr, devaient justifier madame de Maintenon, et elle aurait pu ne se pas embarrasser de discours qui n'étaient fondés que sur l'envie et la malignité; mais elle pensa différemment et arrêta ces spectacles dans le temps que tout était prêt pour jouer *Athalie*. Elle fit seulement venir à Versailles, une fois ou deux, les actrices, pour jouer dans sa chambre, devant le roi, avec leurs habits ordinaires. Cette pièce est si belle, que l'action n'en parut pas refroidie; il me semble même qu'elle produisit alors plus d'effet qu'elle n'en a produit sur le théâtre de Paris, où je crois que M. Racine aurait été fâché de la voir aussi défigurée qu'elle m'a paru

l'être par une Josabeth fardée, par une Athalie outrée, et par un grand-prêtre * plus ressemblant aux capucinades du petit P. Honoré qu'à la majesté d'un prophête divin. Il faut ajouter encore que les chœurs, qui manquaient aux représentations faites à Paris, ajoutaient une grande beauté à la pièce, et que les spectateurs mêlés et confondus avec les acteurs refroidissaient infiniment l'action; mais malgré ces défauts et ces inconvéniens elle a été admirée et le sera toujours.

On fit à Paris, à l'envi de M. Racine, plusieurs pièces pour Saint-Cyr, mais elles y sont ensevelies; il n'y a

« C'étoient la Duclos, la Desmarre, et Beaubourg. Que dirait-elle aujourd'hui?

que la seule *Judith*, pièce que M. l'abbé Testu fit faire par Boyer, et à laquelle il travailla lui-même, qui fut jouée sur le théâtre de Paris avec le succès marqué dans l'épigramme de M. Racine,

A sa *Judith*, Boyer, par aventure, etc.

Mais je laisse Saint-Cyr et le théâtre pour revenir à madame de Montespan, qui demeura encore à la cour quelques années, dévorée d'ambition et de scrupules, et qui força enfin le roi à lui faire dire par M. l'évêque de Meaux qu'elle ferait bien, pour elle et pour lui, de se retirer. Elle demeura quelque temps à Clagny, où je la voyais assez souvent avec madame la Duchesse; et comme elle ve-

nait aussi la voir à Versailles pendant le siége de Mons, où les princesses ne suivirent pas le roi, on disait que madame de Montespan était comme ces ames malheureuses qui reviennent dans les lieux qu'elles ont habités expier leurs fautes. Effectivement on ne reconnut pas à cette conduite ni son esprit ni la grandeur d'ame dont j'ai parlé ailleurs; et même pendant les dernières années qu'elle demeura à la cour, elle n'y était que comme gouvernante de mademoiselle de Blois. Il est vrai qu'elle se dépiquait de ses dégoûts par des traits pleins de sel et des plaisanteries amères.

Je me souviens de l'avoir vue venir chez madame de Maintenon un jour de l'assemblée des pauvres, car ma-

dame de Maintenon avait introduit chez elle ces assemblées au commencement de chaque mois, où les dames apportaient leurs aumônes, et madame de Montespan comme les autres. Elle arriva un jour avant que cette assemblée commençât, et comme elle remarqua dans l'antichambre le curé, les sœurs-grises, et tout l'appareil de la dévotion que madame de Maintenon professait, elle lui dit en l'abordant, *Savez-vous, madame, combien votre antichambre est merveilleusement parée pour votre oraison funèbre ?* Madame de Maintenon, sensible à l'esprit et fort indifférente au sentiment qui faisait parler madame de Montespan, se divertissait de ses bons mots, et était la

première à raconter ceux qui tombaient sur elle.

Les enfans légitimés du roi ne perdirent rien à l'absence de madame de Montespan; je suis même convaincue que madame de Maintenon les a mieux servis qu'elle n'aurait fait elle-même, et je paraîtrai d'autant plus croyable en ce point, que j'avouerai franchement qu'il me semble que madame de Maintenon a poussé trop loin son amitié pour eux, non qu'elle n'ait pensé, comme toute la France, que le roi, dans les derniers temps, les a voulu trop élever; mais il n'était plus possible alors d'arrêter ses bienfaits, d'autant plus que la vieillesse et les malheurs domestiques du roi l'avaient rendu plus faible, et ma-

dame la duchesse du Maine plus entreprenante. J'expliquerai plus au long ce que je pense sur cette matière, quand je raconterai ce qui s'est passé dans les dernières années de la vie de Louis XIV.

M. de Clermont-Chate, en ce temps-là officier des gardes, ne déplut pas à madame la princesse de Conti, dont il parut amoureux ; mais il la trompa pour cette même mademoiselle Chouin dont j'ai parlé. Son infidélité et sa fausseté furent découvertes par un paquet de lettres que M. de Clermont avait confié à un courrier de M. de Luxembourg pendant une campagne. Ce courrier portant à M. de Barbézieux les lettres du général, il lui demanda s'il n'avait pas d'autres

lettres pour la cour; à quoi il répondit qu'il n'avait qu'un paquet pour mademoiselle Chouin, qu'il avait promis de lui remettre à elle-même. M. de Barbezieux prit le paquet, l'ouvrit, et le porta au roi. On vit dans ces lettres le sacrifice dont je viens de parler, et le roi en les rendant à madame la princesse de Conti augmenta sa douleur et sa honte. Mademoiselle Chouin fut chassée de la cour, et se retira à Paris, où elle entretint toujours les bontés que Monseigneur avait pour elle. Il la voyait secrètement, d'abord à Choisy, maison de campagne qu'il avait achetée de Mademoiselle, et ensuite à Meudon. Ces entrevues ont été long-temps secrètes, mais à la fin, en y admettant tantôt

une personne, tantôt une autre, elles devinrent publiques, quoique mademoiselle Chouin fût presque toujours enfermée dans une chambre quand elle était à Meudon. On se fit une grande affaire à la cour d'être admis dans le particulier de Monseigneur et de mademoiselle Chouin. Madame la dauphine même, belle-fille de Monseigneur, la regarda comme une faveur; et enfin le roi lui-même et madame de Maintenon la virent quelque temps avant la mort de Monseigneur. Ils allèrent dîner à Meudon; et après le dîner, où elle n'était pas, ils allèrent seuls avec madame la dauphine dans l'entre-sol de Monseigneur, où elle était.

La liberté de mes Souvenirs me fait

revenir à M. le comte de Vermandois, fils du roi et de madame de la Vallière, prince bien fait et de grande espérance ; il mourut de maladie à l'armée, à sa première campagne, et le roi donna son bien, dont il héritait, à madame la princesse de Conti, sa sœur; et sa charge d'amiral à M. le comte de Toulouse, le dernier des enfans du roi et de madame de Montespan.

Mademoiselle de Nantes, sa sœur, épousa M. le duc de Bourbon; et comme elle n'avait que douze ans accomplis, on ne les mit ensemble que quelques années après. Ce mariage se fit à Versailles, dans le grand appartement du roi, où il y eut une illumination, et toute la magnificence dont on sait que le roi était capable.

Le grand Condé et son fils n'oublièrent rien pour témoigner leur joie, comme ils n'avaient rien oublié pour faire réussir ce mariage.

Madame la Duchesse eut la petite-vérole à Fontainebleau dans le temps de sa plus grande beauté. Jamais on n'a rien vu de si aimable ni de si brillant qu'elle parut la veille que cette maladie lui prit. Il est vrai que ceux qui l'ont vue depuis ont eu peine à croire qu'elle lui eût rien fait perdre de ses agrémens. Quoi qu'il en soit, elle courut risque de perdre encore plus que la beauté, et sa vie fut dans un grand péril. Le grand Condé, alarmé, partit de Chantilly avec la goutte, pour se renfermer avec elle et venir lui rendre tous les soins

non-seulement d'un père tendre, mais d'une garde zélée. Le roi, au bruit de l'extrémité de madame la Duchesse, voulut l'aller voir; mais M. le Prince se mit au travers de la porte pour l'empêcher d'entrer, et il se fit là un combat, entre l'amour paternel et le zèle d'un courtisan, bien glorieux pour madame la Duchesse. Le roi fut le plus fort, et passa outre malgré la résistance de M. le Prince.

Madame la Duchesse revint à la vie, le roi à Versailles, et M. le Prince demeura constamment auprès de sa belle petite-fille. Le changement de vie, les veilles et la fatigue dans un corps aussi exténué que le sien lui causèrent la mort peu de temps après.

M. le prince de Conti profita des

dernières années de la vie de ce héros, heureux dans sa disgrace d'employer d'une manière aussi avantageuse un temps qu'il aurait perdu à la cour; mais je ne crois pas déplaire à ceux qui par hasard liront un jour mes Souvenirs, de leur raconter ce que je sais de MM. les princes de Conti, et sur-tout de ce dernier, dont l'esprit, la valeur, les agrémens et les mœurs ont fait dire de lui ce que l'on avait dit de Jules César.

La paix dont jouissait la France ennuya ces princes; ils demandèrent au roi la permission d'aller en Hongrie. Le roi, bien loin d'être choqué de cette proposition, leur en sut gré, et consentit d'abord à leur départ; mais à leur exemple toute la jeunesse

vint demander la même grace, et insensiblement tout ce qu'il y avait de meilleur en France et par la naissance et par le courage aurait abandonné le royaume pour aller servir un prince son ennemi naturel, si M. de Louvois n'en avait fait voir les conséquences, et si le roi n'avait pas révoqué la permission qu'il avait donnée trop légèrement : cependant MM. les princes de Conti ne cédèrent qu'en apparence à ces derniers ordres; ils partirent secrètement, avec M. le prince de Turenne et M. le prince Eugène de Savoie. Plusieurs autres devaient les suivre à mesure qu'ils trouveraient les moyens de s'échapper; mais leur dessein fut découvert par un page de ces princes qu'ils

avaient envoyé à Paris, et qui s'en retournait chargé de lettres de leurs amis. M. de Louvois en fut averti, et on arrêta le page comme il était sur le point de sortir du royaume; on prit ces lettres, et M. de Louvois les apporta au roi, parmi lesquelles il eut la douleur d'en trouver de madame la contesse de Conti sa fille, remplies des traits les plus satyriques contre lui et contre madame de Maintenon. Celles de MM. de la Rochefoucault et de quelques autres étaient dans le même goût; mais il y en avait qui se contentaient de quelques traits d'impiété et de libertinage: telle était la lettre du marquis d'Alincourt, depuis duc de Villeroi. Sur quoi le vieux maréchal de Villeroi, son grand père, qui vivait

encore, dit : *Au moins mon petit-fils n'a parlé que de Dieu, il pardonne ; mais les hommes ne pardonnent point.* Le roi exila toute cette jeunesse.

Madame la princesse de Conti en fut quitte pour la peine et la honte de paraître tous les jours devant son père et son roi, justement irrité, et d'avoir recours à une femme qu'elle avait outragée pour obtenir son pardon. Madame de Maintenon lui parla avec beaucoup de force, non pas sur ce qui la regardait, car elle ne croyait pas avec raison que ce fût à elle à qui l'on eût manqué ; mais en disant des vérités dures à madame la princesse de Conti, elle n'oubliait rien pour adoucir le roi ; et comme il était naturellement bon, et qu'il aimait

tendrement sa fille, il lui pardonna. Cependant, son cœur étant véritablement blessé, il faut avouer que sa tendresse pour elle n'a jamais été la même depuis, d'autant plus qu'il trouvait journellement bien des choses à redire dans sa conduite.

MM. les princes de Conti revinrent après la défaite des Turcs. L'aîné mourut peu de temps après, comme je l'ai dit, de la petite-vérole; et l'autre fut exilé à Chantilly. Pour madame la princesse de Conti, elle ne perdit à sa petite-vérole qu'un mari qu'elle ne regretta pas; d'ailleurs, veuve à dix-huit ans, princesse du sang, et aussi riche que belle, elle eût de quoi se consoler. On a dit qu'elle avait beaucoup plu à M. son beau-frère; et

comme il était lui-même fort aimable, il est vraisemblable qu'il lui plut aussi.

Le grand Condé demanda en mourant, au roi, le retour à la cour de M. le prince de Conti, qu'il obtint; et ce prince épousa peu de temps après mademoiselle de Bourbon, mariage que ce prince avait infiniment desiré. M. le prince de Conti, qui, comme je l'ai déja dit, avait été élevé avec Monseigneur, fut toujours parfaitement bien avec lui; et il y a beaucoup d'apparence que s'il avait été le maître, ce prince aurait eu part au gouvernement.

Je me mariai en 86. On fit M. de Caylus menin de Monseigneur; et comme j'étais extrêmement jeune,

puisque je n'avais pas encore tout-à-fait treize ans, madame de Maintenon ne voulut pas que je fusse encore établie à la cour. Je vins donc demeurer à Paris, chez ma belle-mère; mais on me donna, en 87, un appartement à Versailles; et madame de Maintenon pria madame de Montchevreuil, son amie, de veiller sur ma conduite.

Je m'attachai, malgré les remontrances de madame de Maintenon, à madame la Duchesse. Elle eût beau me dire qu'il ne fallait rendre à ces gens-là que des respects, et ne s'y jamais attacher; que les fautes que madame la dauphine feraient retomberaient sur moi, et que les choses raisonnables qu'on trouverait dans sa conduite ne seraient attribuées

qu'à elle ; je ne crus pas madame de Maintenon, mon goût l'emporta, je me livrai tout entière à madame la Duchesse, et je m'en trouvai mal.

La guerre recommença en 88 par le siége de Philipsbourg, et le roi d'Angleterre fut chassé de son trône l'hiver d'après. La reine d'Angleterre se sauva la première, avec le prince de Galles, son fils ; et la fortune singulière de M. de Lauzun fit qu'il se trouva précisément en Angleterre dans ce temps-là. On lui sut gré ici d'avoir contribué à une fuite à laquelle le prince d'Orange n'aurait eu garde de s'opposer. Le roi cependant l'en récompensa comme d'un grand service rendu aux deux couronnes : à la prière du roi et de la reine d'An-

gleterre, il le fit duc, et lui permit de revenir à la cour, où il n'avait paru qu'une fois après sa prison. M. le Prince, en le voyant revenir, dit que c'était une bombe qui tombait sur tous les courtisans.

Si le prince d'Orange n'avait pas été fâchée de voir partir d'Angleterre la reine et le prince de Galles, il fut encore plus soulagé d'être défait de son beau-frère.

Le roi les vint recevoir avec toute la politesse d'un seigneur particulier qui sait bien vivre, et il a eu la même conduite avec eux jusqu'au dernier moment de sa vie.

M. de Montchevreuil était gouverneur de Saint-Germain; et comme je quittais peu madame de Montche-

vreuil, je voyais avec elle cette cour de près. Il ne faut donc pas s'étonner, si, ayant vu croître le prince de Galles, naître la princesse sa sœur, et reçu beaucoup d'honnêtetés du roi et de la reine d'Angleterre, je suis demeurée jacobite malgré les changemens qui sont arrivés en ce pays-ci par rapport à cette cause.

La reine d'Angleterre s'était fait haïr, disait-on, par sa hauteur autant que par la religion qu'elle professait en Italienne, c'est-à-dire qu'elle y ajoutait une infinité de petites pratiques inutiles par-tout, et beaucoup plus mal placées en Angleterre. Cette princesse avait pourtant de l'esprit et de bonnes qualités qui lui attirèrent une estime et un attachement de la

part de madame de Maintenon qui n'ont fini qu'avec leurs vies.

Il est vrai que madame de Maintenon souffrait impatiemment le peu de secret qu'ils gardaient dans leurs affaires, car on n'a jamais fait de projet pour leur rétablissement qui n'ait été aussitôt su en Angleterre qu'imaginé à Versailles; mais ce n'était pas la faute de ces malheureuses majestés : elles étaient environnées à Saint-Germain de gens qui les trahissaient, jusqu'à une femme de la reine, pour laquelle elle avait une bonté particulière, et qui prenait dans sa poche les lettres que le roi ou madame de Maintenon lui écrivaient, les copiait pendant que la reine dormait, et les envoyait en Angle-

terre. Cette femme s'appelait madame Strikland, mère d'un petit abbé Strikland, qui, dans ces derniers temps, digne héritier de madame sa mère, a prétendu au cardinalat par son manège.

Je ne parlerai point de la guerre ni des différens succès qu'elle eut, plus ou moins heureux pour la France et toujours glorieux pour les armes du roi : ces choses se trouvent écrites par-tout; une femme, et sur-tout de l'âge dont j'étais, tourne ses plus grandes attentions sur des bagatelles.

Le roi alla lui-même faire le siége de Mons en 91. Les princesses demeurèrent à Versailles, et madame de Maintenon à Saint-Cyr, dans une si grande solitude, qu'elle ne voulait

pas même que j'y allasse. Je demeurai à Versailles avec les princesses, et comme il n'y avait point d'hommes, nous y étions dans une grande liberté. Madame la princesse de Conti et madame la Duchesse avaient chacune leurs amies différentes, et comme elles ne s'aimaient pas, leurs cours étaient fort séparées. C'est là que madame la Duchesse fit voir cette humeur heureuse et aimable par laquelle elle contribuait elle-même à son amusement et à celui des autres. Elle imagina de faire un roman, et de transporter les caractères et les mœurs du temps présent sous les noms de la cour d'Auguste. Celui de Julie avait par lui-même assez de rapport avec madame la princesse de Conti, à ne le

prendre que suivant les idées qu'Ovide en donne, et non pas dans la débauche rapportée par les historiens; mais il est aisé de comprendre que ce canevas n'était pas mal choisi, et avec assez de malignité; nous ne laissions pas d'y avoir toutes nos épisodes, mais en beau, au moins pour celles qui étaient de la cour de madame la Duchesse. Cet ouvrage ne fut qu'ébauché, et nous amusa, et c'était tout ce que nous en voulions.

Pendant une autre campagne, les dames suivirent en partie, c'est-à-dire madame la duchesse d'Orléans, madame la princesse de Conti et madame de Maintenon. Madame la Duchesse ne suivit pas, parce qu'elle était grosse : elle demeura à Ver-

sailles, et quoique je le fusse aussi, ce qui m'empêcha de suivre madame de Maintenon, on ne me permit pas de demeurer avec elle. Madame de Maintenon m'envoya, avec madame de Montchevreuil, à Saint-Germain, où je m'ennuyai comme on peut croire. Il arriva qu'un jour étant allée rendre une visite à madame la duchesse, je lui parlai de mon ennui, et lui fis sans doute des portraits vifs de madame de Montchevreuil et de sa dévotion qui lui firent assez d'impression pour en écrire à madame de Boussoles d'une manière qui me rendit auprès du roi beaucoup de mauvais offices. Le roi fut curieux de voir sur quoi leur commerce pouvait rouler, et malheureusement cet article

qui me regardait tomba ainsi entre ses mains. On regarda ces plaisanteries, qui m'avaient paru innocentes, comme très-criminelles; on y trouva de l'impiété, et elles disposèrent les esprits à recevoir les impressions désavantageuses qui me firent enfin quitter la cour pour quelque temps. Ainsi madame de Maintenon avait eu raison de m'avertir qu'il n'y avait rien de bon à gagner avec ces gens-là.

Ces choses se passèrent pendant le siége de Namur, et les dames qui suivirent le roi s'arrêtèrent à Dinan. Ce fut aussi dans cette même année que se donna le combat de Steinkerque, où je perdis un de mes frères, qui fut tué à la tête du régiment de la Reine, dragons. Le roi revint à

Versailles après la prise de Namur.

Les hivers ne se ressentaient point de la guerre: la cour était aussi nombreuse, magnifique, et occupée de ses plaisirs, tandis que madame de Maintenon bornait les siens à S.-Cyr, et à perfectionner cet ouvrage.

Le roi fit le mariage de M. le duc d'Orléans avec mademoiselle de Blois; feu Monsieur y donna les mains, non-seulement sans peine, mais avec joie. Madame tint quelques discours mal-à-propos, puisqu'elle savait bien qu'ils étaient inutiles. Il est vrai qu'il serait à desirer pour la gloire du roi, comme je l'ai déja dit, qu'il n'eût pas fait prendre une telle alliance à son propre neveu, et à un prince aussi près de la couronne; mais les

autres mariages avaient servi de degrés à celui-ci.

Je me souviens qu'on disait déja que M. le duc d'Orléans était amoureux de madame la Duchesse. J'en dis un mot en badinant à mademoiselle de Blois, et elle me répondit d'une façon qui me surprit avec son ton de lendore, *Je ne me soucie pas qu'il m'aime, je me soucie qu'il m'épouse.* Elle a eu ce contentement.

Feu Monsieur avait eu envie de préférer madame la princesse de Conti, fille du roi, veuve depuis plusieurs années, à mademoiselle de Blois; et je crois que le roi y aurait consenti si elle l'avait voulu; mais elle dit à Monsieur qu'elle préférait la liberté à tout. Cependant elle fut très-fâchée

de voir sa cadette de tant d'années passer si loin devant elle. Mais je dois dire à la louange de madame la Duchesse qu'elle ne fut pas sensible à ce petit désagrément, qui la touchait pourtant de plus près, et je lui ai entendu dire que lorsqu'il fallait que quelqu'un eût un rang au-dessus d'elle, elle aimait mieux que ce fût sa sœur qu'une autre. Elle était d'autant plus louable d'avoir ces sentimens, qu'elle n'avait qu'une médiocre tendresse pour sa sœur; il est vrai qu'elles se réchauffèrent quelques années après, et que leur union parut intime; mais les communes favorites, par la suite des temps, les brouillèrent d'une manière irréconciliable, et j'aurai occasion plus d'une fois de parler

de cette brouillerie, à laquelle il faut attribuer beaucoup de nos malheurs.

Il faudrait pour faire le portrait de M. le duc d'Orléans un singulier et terrible pinceau : de tout ce que nous avons vu en lui, et de tout ce qu'il a voulu paraître, il n'y avait de réel que l'esprit, dont en effet il avait beaucoup, c'est-à-dire une conception aisée, une grande pénétration, beaucoup de discernement, de la mémoire et de l'éloquence; mais malheureusement son caractère tourné au mal lui avait fait croire que la vertu n'est qu'un nom vain, et que le monde étant partagé entre des sots et des gens d'esprit, la vertu et la morale étaient le partage des sots, et que les gens d'esprit affectaient seulement,

par rapport à leurs vues, d'en paraître avoir selon qu'il leur convenait. Ce prince avait été parfaitement bien élevé; et comme dans sa jeunesse les qualités de son esprit couvraient les défauts de son cœur, on avait conçu de grandes espérances de lui. Je me souviens que madame de Maintenon, instruite par ceux qui prenaient soin de son éducation, se réjouissait de ce qu'on verrait paraître dans la personne du duc Chartres (car c'est ainsi qu'il s'est appelé jusqu'à la mort de Monsieur) un prince plein de mérite, et capable, par son exemple, de faire goûter à la cour la vertu et l'esprit; mais à peine M. le duc de Chartres fut-il marié et maître de lui, qn'on le vit adopter des goûts qu'il

n'avait pas, s'enivrer sans aimer le vin, galant sans amour et même sans galanterie; mais comme ces mauvaises qualités n'avaient pas encore paru au point où nous les avons vues depuis, on dit qu'il ressemblait au feu prince de Conti : nous verrons par la suite qu'il a bien passé ce modèle.

M. le duc du Maine se maria dans le même temps, et épousa, comme je l'ai dit, une fille de M. le Prince. L'aînée avait épousé M. le prince de Conti, cadet de celui qui mourut de la petite-vérole. Madame la duchesse du Maine n'était par l'aînée de celle qui restait à marier, cependant on la préféra à sa sœur sur ce qu'elle avait peut-être une ligne de plus. Peut-on marquer plus sensiblement,

ni même plus bassement, qu'on se sente honoré d'une alliance? Mademoiselle de Condé, aînée de madame du Maine, ressentit vivement cet affront, et en a conservé le souvenir jusqu'à la fin de ses jours. J'avoue qu'on lui avait fait tort, et que si elle était un tant soit peu plus petite, elle était beaucoup mieux faite, d'un esprit plus doux et plus raisonnable. Quoiqu'il en soit de l'une et de l'autre, madame la Duchesse, portée à se moquer, appelait ses belles-sœurs *les Poupées du Sang*; et quand le mariage fut déclaré, elle redoubla ses plaisanteries avec M. son frère d'une façon qui les a, par la suite, brouillées très-sérieusement. C'est encore une des causes d'une discussion

dans la famille royale dont les effets ont été funestes.

A peine madame du Maine fut-elle mariée, qu'elle se moqua de tout ce que M. le Prince lui put dire, dédaigna de suivre les exemples de madame la Princesse, et les conseils de madame de Maintenon. Ainsi, s'étant rendue bien incorrigible, on la laissa en liberté faire tout ce qu'elle voulut: la contrainte qu'il fallait avoir à la cour l'ennuya; elle alla à Seaux jouer la comédie, et faire tout ce qu'on a entendu dire des nuits blanches, et tout le reste. M. le Duc, son frère, pendant un temps, prit un très-grand goût pour elle; les vers et les pièces d'éloquence volèrent entre eux; chansons contre eux volèrent aussi. L'abbé

de Chaulieu et M. de la Farre secondaient le goût que M. le Duc avait pour la poésie, Malesieu et l'abbé Genest. Enfin le frère et la sœur se brouillèrent, au grand contentement, je crois, de madame la Duchesse.

M. le Duc avait de grandes qualités, de l'esprit, de la valeur au suprême degré; il aimait le roi et l'état. Bien loin d'avoir cet intérêt sordide qu'on a toujours reproché aux Condés, il était juste et désintéressé, et en donna des marques après la mort de M. le Prince son père, quand il fut en possession du gouvernement de Bourgogne. M. le Prince exigeait de cette province une somme d'argent considérable, indépendante des droits de son

gouvernement, et M. le Duc son fils, en prenant sa place, la remit généreusement à la province. Ce prince ne laissait pas que d'avoir des défauts: il était brutal; et quant à son esprit, les meilleures choses qu'il avait pensées devenaient ennuyeuses à force de les lui entendre redire : il aimait la bonne compagnie, mais il n'y arrivait pas toujours à propos. On ne peut pas, en apparence, être moins fait pour l'amour qu'il l'était, cependant il se donnait continuellement comme un homme à bonnes fortunes. Il aimait madame sa femme plus qu'aucune de celles dont il voulait qu'on le crût bien traité, cependant il affectait beaucoup d'indifférence pour elle, il en était excessivement jaloux, et ne voulait pas le

paraître. Quoi qu'il en soit, l'état et madame la Duchesse ont fait une perte irréparable à sa mort. Ses défauts n'étaient aperçus que de ceux qui avaient l'honneur de le voir familièrement, et ses bonnes qualités auraient été d'une grande ressource à la France à la mort de Louis XIV, dont il était plus estimé qu'aimé, parce qu'en effet il était plus estimable qu'aimable.

M. le prince de Conti était le contraire; quoiqu'il eut de grandes qualités, bien de la valeur et beaucoup d'esprit, cependant on peut dire qu'il était plus aimable qu'estimable. Il n'avait jamais que l'esprit qui convenait avec ceux avec qui il était: tout le monde se croyait à sa portée.

Jamais, je ne dis pas un prince, mais aucun homme n'a eu au même degré que lui le talent de plaire. D'ailleurs il était faible pour la cour autant qu'avec madame sa femme. On dit qu'il était intéressé, je n'en sais rien, je sais seulement que l'état de sa fortune ne lui permettait pas de paraître fort généreux. Sa figure n'avait rien de régulier; il était grand sans être bien fait, mal-adroit avec de la grace, un visage agréable, ce qui formait un tout plein d'agrémens et de charmes, à quoi l'esprit et le caractère contribuaient. M. le Duc ne l'aimait pas, naturellement ni surnaturellement, par l'amour qu'il eut pour madame la Duchesse, cependant il le copiait, et voulait souvent que l'on

crût qu'il avait imaginé les mêmes choses que lui.

M. le prince de Conti, jusqu'à la passion qu'il eut pour madame la Duchesse, n'avait pas paru capable d'en avoir de bien sérieuse; il avait eu plusieurs affaires galantes, et avait fait voir plus de coquetterie que d'amour, mais il en eut un violent pour madame la Duchesse; peut-être que le rapport d'agrémens qu'on trouvait en eux, et la crainte des personnes intéressées, ont contribué à faire naître cette passion; il est certain du moins que les soupçons de M. le Prince, les précautions de madame la Princesse, et l'inquiétude de M. le Duc l'ont prévenue. Il y avait long-temps que madame la Duchesse était mariée et que sa beauté

faisait du bruit dans le monde sans que M. le prince de Conti parût y faire attention; quelques personnes même s'y étaient attachées particulièrement, mais aucuns ne lui ont plu, si on en excepte le comte de Mailly, dont je ne répondrais pas, quoique je n'aie rien vu en passant ma vie avec elle qui pût autoriser les bruits qui ont couru. Je l'ai bien vu amoureux, j'en ai parlé quelquefois en badinant, et madame la Duchesse me répondait sur le même ton. Madame de Maintenon lui en a souvent parlé, et en ma présence, mais il se tirait des réprimandes qu'elle lui faisait par des plaisanteries qui réussissaient presque toujours avec madame de Maintenon quand elles étaient faites avec esprit.

Lassé pourtant des discours qu'on tenait, et craignant enfin qu'ils ne revinssent au roi, il fit semblant d'être amoureux d'une autre femme. Ce prétexte réussit assez pour alarmer la famille de cette femme ; et comme c'était des gens de bien à la cour, ils vinrent prier madame de Maintenon d'empêcher le comte de Mailly de continuer les airs qu'il se donnait à l'égard de leur fille. C'était tout ce que voulait le comte de Mailly, et il ne manqua pas de dire à madame de Maintenon que si elle le grondait sur cette femme, il fallait au moins qu'elle fût en repos sur l'autre. Quoi qu'il en soit, et le prétexte et la réalité prirent fin. M. le prince de Conti ouvrit les yeux sur les charmes de

madame la Duchesse, à force de s'entendre dire de ne la pas regarder; il l'aima passionnément, et si de son côté elle a aimé quelque chose, c'est assurément lui, quoi qu'il soit arrivé depuis.

On prétend, et ce n'est pas je crois sans raison, que ce prince qui n'avait été jusque-là sensible qu'à la gloire ou à son plaisir le fut assez aux charmes de madame la Duchesse pour lui sacrifier une couronne.

On sait qu'il fut appelé par un parti en Pologne, et on prétend qu'il aurait été unanimement déclaré roi s'il l'avait bien voulu, et si son amour pour madame la Duchesse n'avait pas ralenti son ambition. Je crois pourtant que beaucoup d'autres choses ont

contribué au mauvais succès de son voyage en Pologne ; mais comme on croyait ici, dans le temps qu'il partit, l'affaire certaine, et qu'il était persuadé de ne jamais revenir en France, les adieux furent aussi tendres et aussi tristes entre madame la Duchesse et lui qu'on peut l'imaginer.

Ils avaient un confident contre lequel la jalousie et la véhémence de M. le Duc ne pouvait rien ; ce confident était M. le dauphin, et je crois qu'ils n'en ont jamais eu d'autres. Cette affaire a été menée avec une sagesse et une conduite si admirable, qu'ils n'ont jamais pu donner aucune prise sur eux ; si bien que madame la Princesse fut réduite à convenir avec madame sa belle-fille qu'elle n'avait d'autres rai-

sons de soupçonner cette galanterie que parce que M. le prince de Conti et elle paraissaient faits l'un pour l'autre.

M. le prince de Conti ne goûta pas long-temps le dédommagement qu'il trouvait dans sa passion au défaut d'une couronne, son tempérament faible le fit, presque aussitôt après son retour, tomber dans une langueur qui termina enfin sa vie trois ou quatre ans après, infiniment regretté de toute la France, de Monseigneur, et de sa maîtresse.

Elle eut besoin de la force qu'elle a naturellement sur elle-même pour cacher à M. le duc sa douleur; elle y réussit d'autant plus, je crois, qu'il était si soulagé de n'avoir plus ni un

tel rival ni un tel concurrent, qu'il ne se soucia pas d'examiner ni le passé ni le fond du cœur.

Madame la Duchesse vécut comme un ange avec lui, elle fit même que l'éloignement de Monseigneur pour la personne de M. le Duc diminua : il paraissait s'accoutumer à lui, et il y aurait été fort bien par la suite si une mort prompte ne l'avait enlevé dans le temps qu'il était, comme je l'ai déja dit, le plus nécessaire à la France, et à sa maison, et à madame sa femme. Elle en parut infiniment affligée, et je crois que c'était de bonne foi : elle n'avait que de l'ambition dans la tête et dans le cœur depuis la mort de M. le prince de Conti, et M. le Duc avait toutes les qualités propres à lui

faire concevoir de grandes espérances de ce côté-là, et il était impossible, de quelque façon que la famille royale se pût tourner, que M. le Duc n'eût pas joué un grand rôle, madame la Duchesse gouvernant alors Monseigneur, et M. le Duc ayant de son côté tout le courage et toute la capacité nécessaires pour commander les armées, et même pour gouverner l'état.

La faveur de madame la Duchesse auprès de Monseigneur redoubla après cette mort: il était continuellement chez elle, et l'envie que M. le duc de Berry avait de lui plaire faisait aussi qu'il s'y trouvait souvent avec lui; et comme madame la Duchesse mit dans le monde dans ce même temps les princesses ses filles, et qu'elles

étaient par conséquent souvent avec Monseigneur et M. le duc de Berry, on jugea que madame la Duchesse avait dessein de faire le mariage de mademoiselle de Bourbon avec M. le duc de Berry, ou du moins on se servit de cette raison pour presser celui de mademoiselle d'Orléans avec ce prince.

Il faut avouer ici que madame de Maintenon entra dans cette crainte, et que son amitié pour madame la duchesse de Bourgogne lui fit appréhender le grand crédit de madame la Duchesse. Elle ne put imaginer, sans une peine extrême, que madame la duchesse de Bourgogne se verrait un jour abandonnée, et que toute la cour serait aux pieds de madame la

Duchesse pour plaire à Monseigneur. Elle voyait dans madame la Duchesse une conformité de caractère, de vues et d'humeur entre elle et madame de Montespan, qui la déterminèrent entièrement pour le côté d'Orléans. Mais je me souviens que je n'ai pas encore dit un mot de madame la duchesse de Bourgogne. On sait que cette princesse n'avait que dix à onze ans quand elle vint en France. Sa grande jeunesse et les prières de madame la duchesse de Savoie, sa mère, firent que madame de Maintenon en prit un soin particulier, ou, pour mieux dire, l'intérêt du roi et celui de toute la France l'engagèrent encore plus à donner tous ses soins pour achever l'éducation que madame la

duchesse de Savoie avait si bien commencée; car il faut dire la vérité, et je l'ai souvent entendu dire à madame de Maintenon, qu'on ne peut avoir été mieux élevée que l'avait été cette princesse. *Nous n'aurions fait*, disait-elle, *que la gâter ici, si les bonnes qualités qui sont en elle y avaient été moins fortement imprimées*. Madame de Maintenon se mit donc en possession de la princesse de Savoie dès qu'elle arriva ici; et elle, soit par esprit ou par sentiment, déféra entièrement à ses avis. Elle fut jusqu'à son mariage, et quelque temps encore après, fort séparée des princesses et du reste de la cour. Madame de Maintenon la formait sous les yeux du roi; elle l'environna, autant qu'il

lui fut possible, de personnes de mérite, elle lui donna pour dame d'honneur madame la duchesse du Lude, pour dame d'atour madame la comtesse de Mailly, et les dames du palais étaient choisies entre ce qu'il y avait de meilleur, ou du moins regardé comme tel par madame de Maintenon.

La duchesse du Lude avait de la dignité dans l'extérieur et une déférence à l'égard de madame de Maintenon qui lui tenait lieu d'esprit. On n'avait voulu dans cette place qu'une représentation; c'est aussi tout ce qu'elle avait, et elle ne faisait rien sans en rendre compte. Les princesses, qui virent qu'on éloignait madame la duchesse de Bourgogne de leur commerce, n'en surent

pas bon gré à madame de Maintenon, et sur-tout madame la Duchesse, qui dans le fond ne l'aimait pas, moins par rapport à madame de Montespan que parce qu'elle avait voulu autrefois lui donner des avis, et qu'elle l'avait souvent blâmée dans sa conduite; mais dans le fond c'était plus pour la rendre telle qu'il convenait au roi que par tout autre motif. Mais comme on ne se rend pas justice, elle l'accusait d'une chose dont pourtant elle l'avaient bien avertie, et qu'il n'avait tenu qu'à elle de prévenir. Il est vrai que madame de Maintenon, ayant pensé, peut-être assez à propos, que son exemple et ses discours pouvaient être dangereux, et gâter en un instant tout ce qu'elle aurait fait avec

beaucoup de peines et de temps auprès de madame la duchesse de Bourgogne, fit en sorte qu'elle ne vît guère madame la Duchesse, et qu'elle ne lui parlât jamais en particulier. Elle ne craignait pas de même madame la duchesse d'Orléans, dont l'esprit était moins porté à la raillerie, et qui s'était plus ménagée avec madame de Maintenon. D'ailleurs madame la Dauphine et madame de Maintenon étaient entourées de femmes attachées à madame la duchesse d'Orléans, qui la faisaient valoir, et qui relevaient avec malignité tout ce que faisait et disait madame la Duchesse, et lui attribuaient même souvent des choses à quoi elle n'avait pas pensé.

J'ai ouï dire à madame la Duchesse,

dans le temps de la déclaration du mariage de M. le duc de Berry, qu'elle n'avait jamais parlé à Monseigneur de lui faire épouser mademoiselle de Bourbon, et véritablement Monseigneur était peu propre à recevoir de pareilles propositions, et d'entrer dans un projet qu'il n'aurait pas confié au roi. Madame la Duchesse, qui le connaissait, se serait bien gardée de lui laisser seulement croire qu'elle en eût la pensée; peut-être imaginait-elle que le roi étant vieux, il pourrait arriver que M. le duc de Berry n'étant pas marié, il lui serait alors facile de déterminer le choix de Monseigneur en faveur d'une de ses filles; mais à coup sûr elle ne lui aurait jamais, en attendant, confié cette pensée. A dire

la vérité, quoique la fille de M. le duc d'Orléans dût passer devant une fille d'une branche cadette, il n'était pas naturel et convenable, après ce qui s'était passé en Espagne, d'allier la maison d'Orléans à un prince aussi près de la couronne, et frère du roi d'Espagne; et il eût été à desirer, ou que le roi n'eût point marié M. le duc de Berry, ce qui ne pressait pas, ou qu'il eût fait un autre choix; il ne lui fallait ni une fille de madame la Duchesse, ni une fille de madame la duchesse d'Orléans, par la bâtardise des mères, mais il fallait encore moins prendre la fille d'un homme qui, au moins, avait eu des intelligences avec les ennemis de la couronne d'Espagne dans le temps qu'il y commandait les

armées pour conserver cette couronne à Philippe V. Je laisse même à part tout ce qui s'est dit et du poison et de la conduite qu'il tenait en ce pays-là : ses traités avec l'Angleterre étaient suffisans pour qu'on fît avec justice le procès à ce prince, et c'était une assez grande clémence au roi de lui avoir pardonné, sans avoir voulu l'approcher de plus près de sa personne par cette alliance; mais enfin la destinée de la France fit qu'il pensa autrement. Ce roi si sage consentit à un mariage dont il eut lieu de se repentir, Monseigneur y donna les mains par cette déférence qu'il eut toujours aux volontés du roi, et de si bonne grace, qu'il ne parut pas même en être fâché. Madame la dauphine en fut

ravie ; elle regardait ce mariage comme son ouvrage, et elle croyait qu'il assurait le repos et l'agrément de sa vie après la mort du roi ; mais à peine fut-il conclu, qu'elle eut lieu de s'en repentir. Madame la duchesse de Berry ne se contraignit plus, et il est bien plus étonnant qu'avec son caractère et son tempérament elle eût pu prendre autant sur elle qu'elle y prit dans les deux années qui précédèrent son mariage, qu'il ne l'est qu'étant parvenue à ce qu'elle desirait elle dédaignât de se contraindre après. Elle se montra donc, dès le lendemain de ses noces, telle qu'elle était, c'est-à-dire une autre reine de Navarre pour les mœurs ; à quoi elle ajoutait le goût du vin et une ambi-

tion que les personnes fort dissolues n'ont ordinairement pas; mais il faut avouer qu'elle avait été élevée d'une manière bien propre à porter ses mauvaises qualités aussi loin qu'elles pouvaient aller. M. son père avait eu pour elle, dès sa naissance, une amitié singulière, et à mesure qu'elle avançait en âge, il lui confiait ses goûts, et la rendait témoin de ses actions. Elle le voyait avec ses maîtresses, il la faisait souvent venir en tiers entre madame d'Argenton et lui; et comme il avait le goût de la peinture, il peignit lui-même sa fille toute nue. Malgré cette éducation, elle sut si bien se contraindre deux ans avant son mariage, qu'on ne parlait à madame la dauphine et à

madame de Maintenon que de sa retenue; et madame la duchesse d'Orléans, qui desirait ardemment ce mariage, et qui vit bien qu'il ne réussirait pas tant que cette princesse demeurerait à Paris ou à Saint-Cloud entre les mains de son père, la fit venir à Versailles sous ses yeux. Là cette jeune princesse, qui comprit que sa fortune dépendait de sa conduite, en eut une si bonne, qu'on ne s'apercevait pas de ses mauvaises inclinations; et même, quelque temps avant de venir à Versailles, dès l'âge de onze ans, elle pensa qu'elle avait trop de disposition à engraisser, et que si elle continuait, sa manière de vivre pourrait être un obstacle aux vues qu'on avait pour elle; ce qui lui fit

prendre la résolution de ne guère manger, de peu dormir, et de faire beaucoup d'exercice, quoiqu'elle fût naturellement gourmande et paresseuse. On ne peut disconvenir qu'une fille, à cet âge, capable d'une pareille résolution par le seul motif d'ambition et sans qu'elle y fût portée par l'autorité des gens qui en avaient sur elle, devait être un jour bien dangereuse; mais quand elle fut une fois mariée, elle crut que rien ne valait la peine de se contraindre : aussi s'enivra-t-elle avec M. son père, deux jours après son mariage, dans un souper qu'il donna à madame la dauphine à Saint-Cloud, aux yeux de cette princesse, de madame sa mère et de M. le duc de Berry. Non

contens d'avoir beaucoup bu à table, ils allèrent s'achever avec des liqueurs dans un petit cabinet, et madame la dauphine fut bien honteuse d'avoir à la ramener dans cet état à Versailles. Je ne parlerai point comment elle manifesta ses autres inclinations, il suffit de dire qu'elle ne tarda pas à les faire connaître. Je passerai de là à l'histoire des pendans d'oreilles, qui firent tant de bruit, et qui, si on en croit la commune opinion, eurent des suites si funestes.

Madame la duchesse d'Orléans avait des pendans d'oreille très-beaux que feu Monsieur avait eu de la reine-mère; M. le duc d'Orléans les lui prit pour les donner à madame la duchesse de Berry. La manière et la chose de-

vaient lui être désagréables, mais elle eut tort, les connaissant tous deux, d'en faire tant de bruit : elle s'en plaignit, elle pleura, et elle en parla au roi, qui gronda madame la duchesse de Berry. Madame la dauphine entra, pour son malheur, dans cette querelle et prit parti pour madame la duchesse d'Orléans.

Depuis ce moment madame la duchesse de Bourgogne et madame la duchesse de Berry ne furent plus ensemble de la même manière ; car il faut avouer que, dans les commencemens du mariage, la première ne regardait pas l'autre comme sa belle-sœur, mais comme sa propre fille : elle lui donnait des conseils, et elle l'avait voulu former, comme elle-

même l'avait été, d'une manière propre à plaire au roi : sentimens et dispositions bien rares, non-seulement dans une princesse, mais dans une femme ordinaire.

Madame la dauphine ne l'était pas, et si cette princesse avait des défauts et des faiblesses, elle avait aussi de grandes qualités, et il faut avouer que son commerce était charmant. Le public a de la peine à concevoir que les princes agissent simplement et naturellement, parce qu'il ne les voit pas d'assez près pour en bien juger, et parce que le merveilleux qu'il cherche toujours, ne se trouve pas dans une conduite simple, et dans des sentimens réglés : on a donc mieux aimé croire que madame la dauphine

ressemblait à M. son père, et qu'elle était, dès l'âge de onze ans qu'elle vint en France, aussi fine et aussi politique que lui, affectant pour le roi et madame de Maintenon une tendresse qu'elle n'avait pas. Pour moi, qui ai eu l'honneur de la voir de près, j'en juge autrement, et je l'ai vu pleurer de si bonne foi sur le grand âge de ces deux personnes, qu'elle croyait avec raison devoir mourir devant elle, que je ne puis douter de sa tendresse pour le roi; mais madame la dauphine était jeune, elle était femme et naturellement coquette, ce qui suffit pour faire comprendre qu'il y avait journellement dans sa conduite beaucoup de petites choses qu'elle aurait voulu cacher; ce n'est

pas là être fausse. Je ne dois pas même celer, pour sa justification, qu'il y a bien de ces petites fautes où elle s'est laissée entraîner par les autres, et que le plus grand défaut que je lui aie connu, était d'être trop facile, et de laisser prendre trop d'empire aux jeunes personnes qui l'approchaient; ce qui l'a jetée dans quelques inconvéniens qui ont pu faire quelque tort à sa réputation.

On a parlé de deux hommes pour lesquels on a prétendu qu'elle avait eu du goût : le premier était un fou *, elle était un enfant quand il alla en

* On voit bien que c'est de M. de Maulevrier que je veux parler; et la manière dont il s'est tué justifie assez ce que j'en ai dit. Il se jeta par une fenêtre.

Espagne, où il fit aussi l'amoureux de la reine d'Espagne, sœur de madame la duchesse de Bourgogne. Je ne l'ai pas connu, parce que je n'étais pas à la cour dans ce temps-là; mais j'en sais assez pour dire que les passions étaient en lui des folies, et par les excès où elles le portaient, et par les moyens qu'il employait. Cependant, comme il avait de l'esprit, il a ébloui pendant un temps les gens les plus sages. Madame de Maintenon n'a pas même été exempte d'avoir quelque bonne opinion de lui, ce qui a paru par des audiences particulières qu'elle a bien voulu lui donner quelquefois. Madame de Maulevrier, fille du maréchal de Tessé, qui fut bien avec madame la dauphine jusqu'à la mort

de son mari, s'est brouillée avec cette princesse pour n'avoir pas voulu, à ce qu'on dit, lui rendre ses lettres, mais dans la vérité pour avoir, je crois, répandu ce bruit-là sans fondement. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'elle a toujours été mal avec elle depuis, quoiqu'elle fût fille du premier écuyer de cette princesse et d'un homme dont le roi s'était servi pour travailler à son mariage.

Nangis est le second pour lequel madame la dauphine a eu du goût. Je ne parlerai pas de celui-là comme j'ai parlé de l'autre, et j'avouerai que je le crois comme le public. La seule chose dont je doute, c'est que cette affaire soit allée aussi loin qu'on le croit, et je suis convaincue que cette

intrigue s'est passée en regards et en quelques lettres tout au plus. Je me le persuade par deux raisons; l'une, que Madame la dauphine était trop gardée; et l'autre, que Nangis était trop amoureux d'une autre femme qui l'observait de près, et qui m'a dit à moi-même que dans le temps qu'on soupçonnait qu'il pouvait être avec madame la dauphine, elle était bien assurée du contraire, puisqu'il était avec elle.

FIN.

LIVRES DE FONDS

qui se trouvent chez le même Libraire.

Les Deux Insulaires, par madame de N***, 2 vol. in-12, fig., 3 francs.

Adeline et Solignac, 2 volumes in-12, fig., 3 fr.

Le Père et la Fille, trad. de l'angl. par madame de S... T... V...; in-12, fig., 1 fr. 60 c.

Le même, 2 vol. in-18, fig., 1 fr. 50 c.

Ferdinand, ou les Crimes de la Jalousie; 3 vol. in-12, fig., 5 fr.

Marie Muller, trad. de l'allemand par Adeline de Colbert; 2 vol. in-12, fig., 3 fr.

Fanni de Varicourt, ou les Dangers des Soupçons; in-12, fig., 1 fr. 50 c.

Zirphé, ou Mémoire d'une Chienne, in-12, fig., 1 fr. 50 c.

La Résurrection d'Atala, et son Voyage à Paris; 2 vol. in-12, 3 fr.

Rodolphe et Julie, trad. de l'allemand, d'Auguste Lafontaine; 2 vol. in-12, fig., 4 fr.

Le Faux Ami, traduit de l'anglais de madame Robinson; 4 volumes in-12, fig., 8 fr.

Hippolyte, ou l'Enfant Sauvage, 4 vol. in-12, fig. 7 fr. 50 c.

Les Contes Choisis de Boccace, 2 vol. in-18, 1 fr. 50 c.

Épîtres et Évangiles des dimanches et fêtes de l'année, avec de courtes Réflexions, in-12, 1 fr. 50 c.

Le Chevalier de Blamont, ou Quelques

Folies de ma jeunesse, 3 vol. in-12, fig. 5 fr.

Fables de La Fontaine, jolie édition, 2 vol. in-18, 1 fr. 50 c.

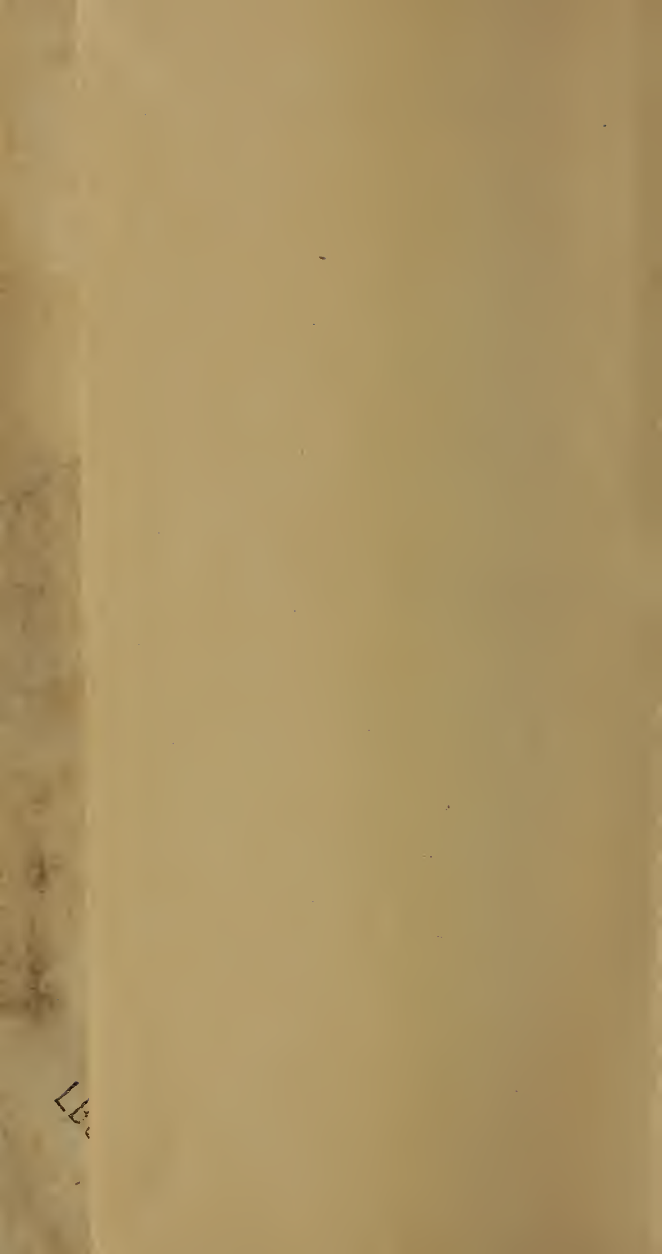
Caquet Bon-bec, ou La Poule à ma Tante, vol. in-12, fig. 1 fr. 25 c.

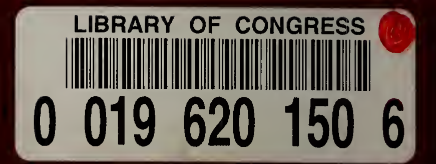
Le Mari Mystérieux, trad. de l'anglais; par M. Devaux, 4 volumes in-12, 7 fr. 50 c.

Les Deux Amis, par madame de Pienne, 3 vol. in-12, 5 fr.

Bréviaire et Missel Romain, à l'usage des laïcs, nouvelle édition, 1 fort vol. in-18, 1 fr. 50 c.

LEJa'19




LIBRARY OF CONGRESS
0 019 620 150 6